VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 8
1et n° 2.

Library
of the
University of Toronto

Jacques Sculp.

Satire, tu ne le connois pas. Discours du Citoyen de geneve p. 31

L'objet de ces transports si tendres
n'eſt qu'vne jdole qu'a tes yeux
ce flambeau va reduire en cendres.

Voïés les p. 49. 50. de cette edition

REFUTATION
DU DISCOURS
DU
CITOYEN DE GENEVE;
QUI A REMPORTE' LE PRIX
A L'ACADEMIE DE DIJON,
En l'Année 1750.

PAR UN ACADEMICIEN
DE LA MÊME VILLE.

..... res antiquæ laudis...
Ingredior..... Virgil. Georgic. l. 2. v. 174.

Quid per Deos! optabilius ſapientiâ? Quid præſtantius? Quid homini melius? Quid homine dignius? Sapientia autem eſt rerum divinarum & humanarum, cauſarumque quibus hæ res continentur Scientia; cujus ſtudium qui vituperat, haud ſanè intelligo quidnam ſit quod laudandum putet. Nam, ſivè oblectatio quæritur animi, requieſvè curarum; quæ conferri cum eorum ſtudiis poteſt, qui ſemper aliquid anquirunt, quod ſpectet & valeat ad benè, beatèque vivendum? Sivè ratio conſtantiæ, virtutiſquè ducitur, aut hæc Ars eſt, aut nulla omninò per quam eas conſequamur. Cicero de Officiis, Lib. II. c'eſt-à-dire .... Qu'y a-t'il, Grands Dieux, de plus déſirable que la Sageſſe? Qu'y a-t'il de plus excellent, de meilleur, de plus utile à l'homme, de plus digne de l'homme? Or la Sageſſe eſt la ſcience des choſes divines & humaines & de leurs cauſes. Qu'on puiſſe mépriſer cette ſcience & trouver quelqu'autre choſe digne de louange, c'eſt ce que je ne comprends pas; car ſi l'on cherche les plaiſirs de l'ame, la recréation de l'eſprit, où en trouvera-t'on de comparables aux occupations de ceux qui cherchent ſans ceſſe ce qui peut nous rendre gens de bien & heureux; ſi l'on veut trouver les regles de la vertu la plus ſolide, la Philoſophie eſt le ſeul Art de les obtenir. *Ciceron, Traité des devoirs. Édition de Glaſgow, pp. 99. 100.*

DISCOURS

QUI A REMPORTE' LE PRIX

A L'ACADEMIE DE DIJON,

En l'Année 1750.

Sur cette Queſtion propoſée par la même Académie;

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

PAR UN CITOYEN DE GENEVE.

Barbarus hic ego ſum, quia non intelligor illis. Ovid.

NOUVELLE ÉDITION,

Accompagnée de la Réfutation de ce Diſcours, par les Apoſtilles critiques de l'un des Académiciens Examinateurs, qui a refuſé de donner ſon ſuffrage à cette Piéce.

A LONDRES,

Chez EDOUARD KELMARNECK.

M. DCCLI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/discoursquirempo00rous

PRÉFACE
DE L'AUTEUR
DU DISCOURS,
CITOYEN DE GENEVE.

VOICI une des grandes & des plus belles queſtions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Diſcours de ces ſubtilités métaphyſiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, & dont les Programmes d'Académie ne ſont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai oſé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme univerſel ; & ce n'eſt pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter ſur celle du Public : Auſſi mon parti eſt-il pris ; je ne me ſoucie de plaire ni aux Beaux-Eſprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être ſubjugués par les opinions

de leur ſiécle, de leur Pays, de leur Société: Tel fait aujourd'hui l'Eſprit fort & le Philoſophe, qui par la même raiſon n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de ſon ſiécle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu ſur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Diſcours, au point d'en faire, en quelque maniére, un autre Ouvrage; aujourd'hui, je me ſuis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai ſeulement jetté quelques notes & laiſſé deux additions faciles à reconnoître, que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai penſé que l'équité, le reſpect & la reconnoiſſance exigeoient de moi cet avertiſſement.

„ Diſcours par des Notes critiques, dont la „ collection eſt plus conſidérable que le texte „ même ; j'ai cru que l'honneur de la vérité, „ celui de toutes les Académies, & de la nôtre „ particuliérement, l'exigeoient de moi : ces „ mêmes motifs m'engagent à vous en en- „ voyer la copie, & à vous permettre de les „ rendre publiques. Dans cette vue, j'ai lu „ l'Edition que l'Auteur en a faite, & j'ai ajouté „ à mon manuſcrit quelques remarques nouvel- „ les, auſquelles ſes additions ont donné lieu.

„ Ne perdez point de vue, s'il vous plaît, „ Monſieur, que ce ne ſont que des apoſtilles, „ des notes que je vous envoye, & non un „ diſcours fleuri ; que mon deſſein n'a jamais été „ d'oppoſer éloquence à éloquence, paradoxe à „ paradoxe ; j'aurois peut-être tenté le premier „ envain, & le dernier n'auroit pas été de mon „ goût ; j'expoſe naturellement à mes Confré- „ res ce que je penſe d'une Piéce, dont je ſuis „ examinateur, en oppoſant, ſelon mes foi- „ bles lumiéres, le raiſonnement juſte aux fi- „ gures oratoires, la vérité claire au paradoxe. „ J'applaudis avec le Public au génie & aux ta- „ lens de notre Auteur ; mais j'oſe penſer que

„ ſa Piéce n'eſt qu'un élégant badinage, un „ jeu d'eſprit, & que ſa theſe eſt fauſſe. Si je „ puis vous en convaincre, j'ai gagné ma cau- „ ſe. Je préférerai toujours l'art d'éclairer & „ d'inſtruire à celui d'amuſer & de plaire, „ quand il ne me ſera pas poſſible de les réunir. „ J'ai l'honneur d'être, &c. „

A Dijon, ce 15 Août 1751.

La généroſité de Mr. * * * combla mes vœux; je m'applaudis du parti que j'avois pris; je dévorai ſes notes; je m'y retrouvai, pour ainſi dire, par-tout. Pour ſentir combien cette conformité me flate, il faudroit ſavoir tout ce que vaut Mr. * * * Je ſuis perſuadé que tous les amateurs des Sciences & des Arts, ſe trouveront auſſi flatés que moi, & par les mêmes raiſons de la lecture de ſes Refléxions. J'uſerai donc dans toute ſon étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier; ſes motifs me paroiſſent auſſi juſtes que ſes remarques. Elles nous conſervent enfin le droit ſi doux, ſi flateur de penſer avec Horace, que... *le Philoſophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-deſſus de lui...*

Ad ſummam, ſapiens uno minor eſt Jove, *dives*, *Liber*, *honoratus*, *pulcher*, *Rex denique Regum*.

DISCOURS. REFUTATION.

Decipimur ſpecie recti.

. . . *ſunt certi denique fines,*
*Quos ultrà, citràque nequit conſiſtere rectum.**

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t'il contribué à épurer ou à corrompre les

L'AUTEUR eſt très-ſavant, & joue par conſéquent ici un perſonnage feint & accommodé à la Scène. Mais en général, ſur

* L'Epigraphe, *Decipimur ſpecie recti* ... choiſie par l'Auteur de ce Diſcours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des ſciences eſt une erreur; cette Epigraphe, dis-je, eſt la ſeule excuſe qu'on puiſſe lui prêter à lui-même, encore n'eſt-elle pas fort bonne; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques diſtinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines*; qu'il y a de regles pour s'y conduire: & en verité elles me paroiſſent ſi évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je ſoupçonne qu'il a moins été ſéduit par les ſimples apparences du vrai, que par l'eſpoir de les réaliſer à nos yeux à force de génie.

Mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion ? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête homme qui ne ſait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

quel fondement un honnête homme qui ne ſauroit rien, ne s'en eſtimeroit-il pas moins ? Qui peut diſconvenir que ſi cet honnête homme étoit ſavant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainſi il en ſeroit d'autant plus eſtimable? Mais eſt-il bien vrai qu'on puiſſe être parfaitement honnête homme & parfaitement ignorant tout enſemble ? Ne faut-il pas au moins connoitre ſes devoirs pour les remplir ? Ne faut il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une ſaine morale ? Une ſcience auſſi eſſentielle que celle-ci vaut bien, ce me ſemble, qu'on ne la compte pas pour *rien*, & que celui qui la poſſéde, ne ſe regarde pas comme un *homme qui ne ſait rien*. Si l'Auteur entend par *ne ſavoir rien*, n'être point Géometre, Aſtronome, Phyſicien, Médecin, Juriſconſulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme ſans tous ces talens ; mais n'eſt-on engagé dans la ſociété qu'à être honnête homme ? Et qu'eſt-ce qu'un honnête-homme ignorant & ſans talens ? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il conſume les productions ſans les mériter, un de ces hommes auſquels Horace fait dire . . .

Nos numerus ſumus, & fruges conſumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à l'homme de bien vrai citoyen, qui pénétré de ſes devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les ſciences, tous les arts par leſquels il peut les ſervir, & par leſquels il les ſert en effet, dès qu'il lui eſt poſſible.

. . . *Quod ſi*
Frigida curarum fomenta relinquere poſſes,
Quò te cœleſtis ſapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc ſtudium, parvi properemus & ampli,
Si patriæ volumus, ſi nobis vivere cari. Horat. Epiſt. 3. l. 2. v. 25.

Il ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les Sciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célébre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais Savans ? J'ai vu ces contrarietés & elles ne m'ont point rebuté.

La ſolution de ce problême eſt rendue très-curieuſe & très-intéreſſante par le génie ſupérieur & le ſtyle ſéduiſant de l'Auteur ; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il ſent lui-même.

Ce n'eſt point la Science que je maltraite me ſuis-je dit; c'eſt la Vertu que je défends devant des hommes vertueux.

Défendre la vertu contre la ſcience qu'on regarde comme incompatible avec la premiere, n'eſt-ce point maltraiter cette ſcience ? Et quand tout le Diſcours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la ſcience, comment peut-il compoſer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre *Docte* ? Cette diſtinction ſubtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans ſon procédé, n'eſt-elle pas des plus frivoles?

La probité eſt encore plus chère aux Gens de bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumieres de l'aſſemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'eſt pour la conſtitution du Diſcours, & non pour le ſentiment de l'Orateur.

Le ſentiment de l'Orateur, ſi je ne me trompe, fait la piéce principale de la conſtitution du Diſcours. Si le premier n'eſt point juſte, l'autre ne ſauroit être ſolide ; & un diſcours ſans juſteſſe & ſans ſolidité a beau être ſéduiſant, il n'aura point mon ſuffrage.

Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner

L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ſes parties. Il

eux-mêmes dans des discussions douteuses ; & la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une Partie intégre & éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité ; quel que soit mon succès, il est un Prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée, qui est que nous sommes gens de bien, & par-là nous serons ses partisans contre la science, & des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci est contraire à la vertu.

PREMIERE PARTIE.

C'Est un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque maniere du néant par ses propres efforts ; dissiper par les lumieres de sa raison, les ténébres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions celestes ; parcourir à pas de Géant, ainsi que le Soleil, la vaste étendue de l'univers ; & ce qui est encore plus grand & plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvellées depuis peu de générations.

Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand, beau, merveilleux ; on peut ajouter hardiment sur cette seule description, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéose de l'esprit humain est encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la société, puisque notre Orateur reconnoit lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoissance *de l'homme, de sa nature, de ses devoirs & de sa fin.*

L'Europe

PRÉFACE
DE L'EDITEUR
DU DISCOURS,
AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ſes Cométes comme le Ciel. Le Diſcours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomenes ſinguliers, & même ſiniſtres pour les Obſervateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célébre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du ſtyle & de l'éloquence de l'Auteur; mais j'ai cru trouver dans cette Piéce plus d'art que de naturel, plus de vraiſemblance que de réalité, plus d'agrément que de ſolidité; en un mot, j'ai ſoupçonné que ce Diſcours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuſer des talens, & qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de ſéduire & de faire paſſer pour vraies les propoſitions les plus paradoxes & même les plus fauſſes.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art embelli ne puiſſe plaire aux yeux.
Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même temps j'ai cru m'appercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le ſuccès que lui promettent les apparences ; l'erreur ſe découvre à l'eſprit attentif, ſous les ſophiſmes par leſquels on s'efforce de la revêtir du maſque de la vérité, comme les mœurs artificieuſes ſe trahiſſent elles-mêmes dans la contenance & les diſcours des hypocrites qu'on ſoupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumiéres, fit que la lecture de l'éloquent Diſcours me mit dans une ſorte de perpléxité : Quel parti prendre, me ſuis-je dit? L'eſpérance de contribuer au bonheur général de la Société, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même ; d'être enfin meilleur que la nature ſeule ne m'avoit formé, eſt le motif qui m'a ſoutenu juſqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts ; un projet ſi louable m'auroit-il fait illuſion? Avec le deſſein de chercher le mieux être, aurois-je pris exactement le chemin oppoſé? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la ſimple nature m'avoit donnés. Si cela eſt, j'apprends tous les jours, & je travaille par-

là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela eſt, je me propoſe de donner de l'éducation à mes Enfans, & par-là je trame une conſpiration contre la Société, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ſes Sujets. Grand Dieu! qu'ai-je fait, & dans quel abîme allois-je précipiter les miens. Malheur à ceux *qui ont briſé la porte des Sciences*! Allons, brûlons les Livres, oublions juſqu'à l'Art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau deſſein mérite quelques refléxions; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténébres & la barbarie? Cette action ſeule ſeroit, ce me ſemble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même....

Barbarus hic ego ſum,

Mais l'Auteur couronné par la reſpectable Académie de Dijon, m'aſſure que cette barbarie n'eſt qu'apparente, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la queſtion...

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déja été fort ſurpris que ce Corps célébre eût propoſé cette queſtion;

car toute queſtion propoſée eſt cenſée problématique ; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Diſcours par la même Société, met le comble à mon étonnement, & m'en impoſe ; à peine oſai-je examiner. Il eſt un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plur ſûr, plus conforme à la juſte défiance que j'ai de mes lumiéres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du Sçavant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Conſultons-le. Il eſt homme à ne rien faire à la legére ; il nous fera part des raiſons qui ont emporté ſon ſuffrage, & elles décideront ſans doute le mien. J'ai ſuivi ce projet, & j'ai reçu de mon illuſtre Correſpondant la Lettre ſuivante.

„ Oui, Monſieur, j'ai été l'un des Juges du „ Diſcours qui a remporté le Prix en 1750 ; „ mais non pas un de ceux qui lui ont donné „ ſon ſuffrage. Loin d'avoir pris ce dernier „ parti, j'ai été le zélé défenſeur de l'opinion „ contraire, parce que je penſe que celle-ci a „ la vérité de ſon côté, & que le vrai ſeul „ a droit de prétendre à nos Lauriers. J'ai „ même pouſſé le zèle juſqu'à apoſtiller le

L'Europe étoit retombée dans la Barbarie des premiers âges. Les Peuples de cette Partie du Monde aujourd'hui ſi éclairée vivoient, il y a quelques ſiècles, dans un état pire que l'ignorance.

L'ignorance eſt donc déjà un état bien pitoyable ; c'eſt pourtant là le ſujet des éloges(*p.*2.3.) de ce Diſcours, la baſe de la probité & le grand reſſort de la félicité, ſelon notre Auteur.

Je ne ſais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance, avoit uſurpé le nom du ſavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun.

La barbarie, l'état ſauvage, la privation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du ſens commun, puiſque cette merveilleuſe révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le ſtupide Muſulman, ce fut l'éternel fleau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du thrône de Conſtantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à ſon tour de ces précieuſes dépouilles. Bien-tôt les Sciences ſuivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire ſe joignit l'Art de penſer ; gradation qui paroît étrange & qui n'eſt peut-être que trop naturelle.

Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le ſtyle ; défaut qui n'eſt peut-être auſſi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre ſiècle. *Les Sciences ſuivirent les Lettres ;* cela eſt très-naturel, ce me ſemble : on apprend les langues ; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les Sciences. *A l'art d'écrire ſe joignit l'art de penſer.* Comment ! ne penſeroit-on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres ſeroit-elle compoſée d'*Ecrivains Automates ?* L'Auteur eſt trop intéreſſé à n'être pas de cet avis. Il veut dire ſeulement que la Science des Belles-

Lettres qui ne demande qu'une contention d'eſprit médiocre, que des réflexions ſuperficielles & légères, a été ſuivie de l'étude des Sciences abſtraites, profondes, où les génies les plus tranſcendans trouvent de quoi épuiſer leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juſte.

Et l'on commença à ſentir le principal avantage du commerce des Muſes, celui de rendre les hommes plus ſociables en leur inſpirant le déſir de ſe plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

Cet avantage du commerce des Muſes eſt très-réel, & très-important. Inſpirer le plaiſir de plaire aux hommes, c'eſt concourir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces diſpoſitions, non-ſeulement on n'a garde de rien faire qui leur ſoit contraire, mais encore on emploie tous ſes talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les reſſorts qu'un amant fait jouer pour plaire à ſa maitreſſe, & ſouvenez-vous daus la ſuite de ce Diſcours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muſes, l'homme devient l'amant de la ſociété, & celle-ci ſa maitreſſe. Je crois qu'il aura de la peine à concilier ſa thèſe avec ces principes qui ſont très-bons.

L'eſprit a ſes beſoins, ainſi que le corps. Ceux-ci ſont le fondement de la ſociété, les autres en ſont l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les Loix pourvoient à la ſûreté & au bien-être des hommes aſſemblés ; les Sciences, les Lettres & les Arts, moins deſpotiques & plus puiſſants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont ils ſont chargés,

Ces portraits ſont plus jolis que juſtes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts ſoient de pur *agrément*. Leurs utilités ſont ſans nombre. Il n'eſt point vrai qu'ils ne faſſent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer : de telles chaînes, par-tout où elles ſe trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

Etouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils ſembloient être nés, leur ſont aimer leur eſclavage & en forment ce qu'on appelle des Peuples policés.

Loin que les Sciences étouffent en nous le ſentiment de la liberté originelle, c'eſt elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'eſclavage eſt le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raiſon du plus Fort*, ſuite inévitable de la *Barbarie*. Mais c'eſt déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le repréſenter comme une bête feroce à demi-apprivoiſée, comme un eſclave ſans ſentimens pour ſa *liberté originelle*, & aſſujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant ſa ſtupidité eſt extrême. L'homme policé eſt celui que les lumiéres de la raiſon & de la morale ont convaincu que les loix & la ſubordination établies dans un Etat ont pour principe l'équité, & pour but ſa propre félicité & celle de ſes pareils. Perſuadé de ces vérités, il eſt le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé ſon ſuffrage, & qui font ſa ſûreté & ſon bonheur. Une ſociété d'hommes qui penſent & qui agiſſent ainſi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé*.

Il y a toujours dans les Sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumiéres, ni la raiſon, ni l'éducation néceſſaires pour reſſembler à l'homme ſociable que je viens de décrire; ce ſont-là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que ſous un joug; mais on voit que ces hommes feroces ſont ceux de notre eſpéce qu'on n'a pu apprivoiſer; c'eſt la partie non policée du peuple, & celle que le reſte de la ſociété eſt intéreſſée à retenir dans une ſorte d'eſclavage. C'eſt cet eſclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé; eſclave qui eſt préciſément cette portion honteuſe de l'humanité, qui eſt ſans aucune des

vertus sociales, sans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le besoin éleva les Thrônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis.

Le besoin & la raison ont élevé les Thrônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui sont à leur tour le thrône de la raison, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raison & de la justice, tant sur le Souverain que sur les Sujets.

Puissances de la Terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les : Heureux esclaves,*

L'Auteur sacrifie toujours la justesse à l'agrément & à la nouveauté. Le thrône d'un Peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupilles heureux sous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractére & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est ici que notre Orateur commence à lever le masque. Il veut que la douceur du caractére, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne soient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, *p.* 6, occupés du desir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique soin est de les tromper ; là, nous étions les amans de la société, ici nous sommes de ces amans suborneurs & perfides, qui n'ont d'amant

* *Les Princes voyent toujours avec plaisir le goût des Arts agréables & des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la péche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?*

que les apparences, & dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée assez foible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flateur, mais est-il vrai, c'est ce que nous allons examiner en suivant l'Auteur.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguérent autrefois Athénes & Rome dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat: c'est par elle, sans doute, que notre siécle & notre Nation l'emporteront sur tous les tems & sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la Pantomime ultramontaine: Voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du monde.

La décence est déja une espéce de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la posséde, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur; si la décence étoit la vertu;

Si nos maximes nous servoient de regles;

On veut dire si notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive souvent sans doute, qu'elle n'y est pas conforme; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t'il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux Ignorans, aux Rustres, aux Barbares?

Si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe!

Par la même raison il y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de philosophie!

Mais tant de qualités

S'il y a de la pompe ici, c'est

vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche guéres en ſi grande pompe.

dans le Diſcours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le *titre de Philoſophe*, qui décorent l'homme ſage, vertueux & ſimple tout enſemble.

D'ailleurs .... *aut virtus nomen inane eſt,*
Aut decus & pretium rectè petit experiens vir. Horat. Epiſt.

L'Auteur du Diſcours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aſpire au *Titre* de grand Orateur, & à la *pompe* d'une victoire ſur tous ſes concurrens.

La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût; l'homme ſain & robuſte ſe reconnoît à d'autres marques :

Le ſage, comme l'homme robuſte, ſe reconnoît à ſes actions ; mais l'un & l'autre peut être paré & élegant, ſans que cette circonſtance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, ſi la décence préſide à leur parure.

C'eſt ſous l'habit ruſtique d'un Laboureur, & non ſous la dorure d'un Courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps.

Cela n'eſt pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal paſſer leur temps aux plus ruſtiques Laboureurs : La dorure des habits n'ôte ni la ſanté ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure n'eſt pas moins étrangére à la vertu qui eſt la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien eſt un Athléte qui ſe plaît à combattre nud :

L'homme de bien eſt un brave prêt à combattre ſous toutes les formes que le haſard ou le ſort le forceront de prendre, nud, bien paré, mal équipé ; tous ces acceſſoires lui ſont indifférens.

Quilibet indutus celeberrima per loca vadet,
Perſonamque feret non inconcinnus utramque. Ibid.

Il mépriſe tous ces vils ornemens qui géneroient l'uſage de ſes forces, & dont la plûpart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Il eſt des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus sûre & plus brillante. Le ſage ne les néglige pas contre le vice & l'erreur; il ſe plie aux circonſtances, aux temps, pour en ſupporter ou en rectifier les événemens; il s'accommode à ce que les mœurs de ſon ſiécle ont de décent, pour mieux réuſſir à corriger ce qu'elles ont de défectueux; il ſe fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus & res.

Avant que l'Art eût façonné nos maniéres & appris à nos paſſions à parler une langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractéres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer reciproquement, & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le ſont, par la raiſon que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un aſſemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que ſon Auteur y a mis, ſe trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes ſur ſa ſurface, & encore deux freres, ſeuls maîtres de l'Univers, qu'elle a vu auſſi l'un des deux maſſacrer l'autre par un principe de jalouſie. En vain un Dieu préſide à la premiere peuplade, l'inſtruit, l'exhorte, la ménace, elle continue comme elle a débuté; le crime ſe multiplie avec les hommes; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Etre ſouverainement bon, infiniment ſage, ſe répent d'avoir créé

une race auſſi perverſe, & ne ſait de meilleur remède aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'eſt dans le monde entier qu'une ſeule famille vertueuſe & exceptée du ſupplice. Voilà un échantillon de ce dont eſt capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ſes paſſions, ſans le frein des loix, ſans les lumiéres des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'Hiſtoire de cette race ; quelques ſiécles après ce châtiment terrible, nous la retrouverons bien-tôt auſſi criminelle qu'auparavant ; nous la trouverons eſcaladant le Ciel même, & ſe révoltant en quelque ſorte contre ſon Auteur. Diſperſés enfin, par une ſeconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bien-tôt l'adroit & robuſte Nembrod léve l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ſes freres, qui ne ſont ni ſi forts ni ſi méchans que lui, autant d'Eſclaves & de Miniſtres de ſes paſſions & de ſa violence. Sous cette troupe aſſemblée par le crime & pour le crime, ſuccombent des Nations entiéres, que ces malheurs n'inſtruiſent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entiere livrée à ces leçons de barbarie ; chaque particulier devient un Nembrod, s'il le peut ; les Nations conjurées contre les Nations s'entre-gorgent ou ſe chargent de chaines ; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain ; ils cédent au tumulte & au torrent fougueux des mêmes paſſions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déreglé & plus impétueux qu'une mer en fureur ? Dieu Tout-puiſſant, quand vous laſſerez-vous de voir la nature entiere en proie à tant d'horreur ? Je vois votre miſéricorde s'attendrir ſur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre humain, le jouet & l'eſclave de l'autre. Que fait votre ſageſſe infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers ? Elle fait naitre ces hommes

rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumiére, vous ouvrez vos trésors à ces ames choisies; les Sciences, les Arts, l'urbanité, la raison & la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, & se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, & font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumiéres, & que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissoit point: elle est étonnée elle-même de ce prodige; elle en déifie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin dont les accords inspirent aux Lions, aux Tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des sentimens d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant & profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un Peuple doux, sociable & policé. C'est un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes, & former l'enceinte d'une Ville * Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte & de la Gréce ont fait jadis; ceux qu'ont vu naître les regnes des Augustes, des Medicis, des François I, des Louis XIV, l'ont repété dans les siécles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage politique, ces alliances raisonnées & salutaires, cette balance de l'Europe, le soutien des Etats qui la composent. Enfin les

* Avant que la raison s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des Loix:
Tous les hommes suivoient la grossiere nature;
Dispersés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de Droit & d'Equité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

Sages de l'Orient n'avoient été que des Légiſlateurs des Peuples ; ceux de l'Occident ont pouſſé les progrès de la ſageſſe juſqu'à devenir les Légiſlateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun ſiécle n'a pouſſé ſi loin les Sciences & les Arts, & par conſéquent la raiſon & la ſageſſe.

Dans tous les ſiécles néanmoins ces chaînes ſi ſalutaires & ſi raiſonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, ſe ſont ſouvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, ſi tout un peuple étoit ſavant, ſi tous les Rois étoient Philoſophes. Quelque éclairé, quelque policé que ſoit un Etat, le Philoſophe y eſt beaucoup plus rare, que ne ſont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'oppoſent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : Les peuples ſont ces flots impétueux qui renverſent

Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe ;
Raſſembla les Humains dans les forêts épars ;
Enferma les Cités de murs & de remparts ;
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des Loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là ſont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie en naiſſant produiſit ces miracles. *
Boil. art. poët. ch. IV.

* *Silveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum*
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidoſque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet. Fuit hæc ſapientia, &c. Hor. art. poët. v. 391.

quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils soutiennent ; & malheureusement les Rois eux-mêmes sont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous besoin de remonter aux premiers siécles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement sur la terre dans nos climats même des échantillons des hommes de toutes les espéces. Dites-moi, je vous prie, illustre Orateur, est-ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités & les Académies, qu'on rencontre la galante Nation des Anthropophages, ce peuple plein d'humanité & de sentiment, chez lesquels les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs méres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un devoir envers ses parens chargés d'années, de les laisser mourir de faim ? * N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie, & du vice attaché aux ténébres de l'ignorance ; parcourons seulement les cam-

* Nous ne voyons point la galante Nation des Anthropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Raffats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes, & en empêchent sans doute un grand nombre ; tandis que de massacrer & de manger des hommes est une coutume, une loi de la Nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous ; la férocité est un vice à l'uniſſon chez tous les Anthropophages : nos scélerats sont abhorrés, on les saisit dès qu'on les connoit, & ils expirent dans les supplices. Les Anthropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & sont applaudis de leurs Compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerriére, & il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'Empire des Lettres & des Beaux-Arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerriére, par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espéce d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Anthropophages & des Hotentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, & par le seul plaisir d'être cruels.

pagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes Villes. Que trente jeunes Payſans de différens Villages de la Thierache, ou de la Bretagne, &c. ſe trouvent raſſemblés à une fête de Village pour la danſe, vous aurez plus de combats, plus de bleſſures, plus de meurtres de la groſſiereté paſſionnée & farouche de ces trente ruſtres, que vous n'en aurez dans cent Bals de l'Opera qui raſſembleront cinq cens perſonnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une Ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une Ferme, une Terre dans ces cantons policés? votre Fermier en eſt autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il eſt vrai, le contenu de votre Bail, mais il ne vous laiſſe pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens paſſent de pere en fils aux deſcendans du Fermier comme à ceux du Propriétaire, & ſi vous vous aviſez de trouver que vous êtes le maître d'en diſpoſer eu faveur d'une autre race, ou celle-ci ne ſera pas aſſez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier aſſaſſiné. Vous êtes en France, les Loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réſide & ne trouve de défenſe que dans un Etat bien policé, & que vous ſeriez perdu ſans reſſources, ſi votre terre étoit placée dans des climats où les Loix ſont inconnues, excepté celles des paſſions & de la violence; ſi enfin vous étiez dans ces premiers ſiécles où la nature ſeule gouvernoit les hommes; vrais ſiécles de fer, quoiqu'en diſent la Fable & les Poëtes ſes Miniſtres.

Tel eſt l'abregé très-ſuccinct des preuves que l'Hiſtoire des ſiécles paſſés, & celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaiſon néceſſaire de la vertu, de la raiſon avec les Sciences, les Arts, l'urbanité: mais quand l'Hiſtoire

n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans la Phyſique de ces choſes mêmes, dans leur nature, de quoi prouver ce que ces évenemens viennent de nous apprendre ?

La propre conſtitution de l'homme le rend ſujet à mille beſoins. Il a des ſens qui l'en avertiſſent, & chacune de ſes ſenſations de beſoins eſt accompagnée d'une action de la volonté, d'un deſir d'autant plus violent que le beſoin en eſt plus grand, ou l'organe qui en inſtruit, plus ſenſible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les reſſorts du mouvement de la machine propres à ſatisfaire les beſoins, à remplir les deſirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une ſuite d'effets auſſi attachés à ſon méchaniſme, que l'eſt à celui d'une Pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu eſt ſon unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ſes actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il ſeroit à même de contenter ſes beſoins, ſes deſirs, ſans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y oppoſer ou s'en plaindre ; mais dès que l'objet de ſes deſirs ſe trouve partagé entre pluſieurs hommes, il arrive ſouvent qu'il faut qu'il reprime ces deſirs, ou qu'il raviſſe l'objet deſiré à celui qui le poſſéde. Qu'eſt-ce que lui dicte la nature en pareil cas ? Elle ne balance pas ; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, & de plus preſſé que de ſe ſatisfaire ; elle lui dit très-poſitivement que, ſi le poſſeſſeur de l'objet deſiré eſt plus foible, il faut le lui ravir ſans façon ; & que s'il eſt capable d'une réſiſtance qui rende l'acquiſition douteuſe, il faut y ſuppléer par l'art, lui tendre une embuſcade, ou imaginer un arc & une fléche qui l'atteigne de loin, & qui nous défaſſe de l'inquiétude où nous met ce déſir, ou la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainſi parle la nature ; ainſi a-t'elle conduit les premiers hommes ; ainſi a-t'elle produit ces ſiécles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raiſon enfin pour ſauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle ſe plongeoit ? Ecoute, a-t'elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voiſin un bien qui eſt à lui ; mais que penſerois-tu, s'il te raviſſoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autoriſé à faire contre lui ce que tu ſerois bien fâché qu'il fit contre toi ? Et qui t'a dit que ſon autre voiſin ne ſe joindra point à lui pour te punir de ta violence ? Reprime donc un déſir injuſte, & qui peut entraîner après ſoi des ſuites funeſtes pour toi-même. Ne déſire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux, employes tes talens à te défendre & non à attaquer : employes-les à défendre tes voiſins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef ; & tu auras d'eux, par cette voie généreuſe, & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pû leur ravir qu'avec injuſtice, & en eſſuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un ſecond, toi qui joins au génie un caractére laborieux, je t'ai vû conſtruire ta cabane avec plus d'adreſſe & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voiſin, qui n'a pas l'adreſſe de s'en conſtruire une ? Il eſt meilleur chaſſeur que toi, il fournira abondamment à des beſoins que tu as peine à ſatisfaire, & il te payera encore de ſa reconnoiſſance & de ſon amitié. Tu dors, dit-elle à un troiſiéme, & tu imites ton troupeau raſſaſié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois capable des plus vaſtes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux ſur ces aſtres brillans dont le ciel eſt paré dans cette belle nuit ? Reconnois-les, obſerves leurs cours, tires-en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'univers, & de déterminer l'année, ſes ſaiſons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes & l'objet de leurs hommages

& de leurs tributs. Que fais-tu pareſſeux, dit-elle à un quatriéme? tu es ingénieux, & tu paſſes les journées entiéres dans l'oiſiveté & la rêverie. Prens-moi ce roſeau, vuides-en la moëlle, perces-y des trous, ſouffle contre le premier, & remue avec art les doigts ſur les autres, tu vas produire des ſons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée; ravis de t'entendre, ils t'eſtimeront par-deſſus les autres, & il n'y a point de préſens qu'ils ne te faſſent pour t'engager à leur procurer ce plaiſir. Vois-tu, dit-elle à un cinquiéme, ce que viennent de faire tes voiſins pour le bien général de l'habitation? Quelle émulation, & quelle eſtime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union réſulte des ſervices mutuels qu'ils ſe rendent, ou des plaiſirs qu'ils ſe font par-là? Quelle ſureté produit dans cette union cette eſtime, cette amitié réciproque, & l'équité dont ſe piquent la plûpart de ſes membres? Toi qui ſens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus ſages & des plus éloquents de l'habitation, perſuades-leur à tous de ſe faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenſes les hommes vertueux & habiles, auſquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainſi parla la raiſon, ainſi le génie, en prenant l'eſſor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais ſans cette raiſon, premier effort du génie, que devenoit la Vertu? Sans l'éducation, ſans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs? Quels ſont les objets eſſentiels de cette éducation? Que mon Orateur me ſuive ici, & qu'il n'élude pas la queſtion par le brillant de ſes ſophiſmes; ne ſont-ce pas nos devoirs envers l'Etre Suprême & envers le prochain? C'eſt à des enfans qu'on in-

culque ces devoirs, c'eſt ſur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croiront donc, non ſeulement bien inſtruits, mais encore convaincus de la néceſſité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès-qu'ils en ſont bien convaincus? Comment feroient-ils faux bond à la vertu, à la probité qu'ils eſtiment, qu'ils aiment & qu'ils révérent? Et s'il en eſt encore quelques-uns, dont la nature perverſe, malgré tant de circonſtances propres à les ranger ſous l'étendard de l'honneur, les engage à ſe dégrader, à ſe livrer au vice, que n'euſſent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'euſſent-ils pas été, s'ils euſſent manqué de tous ces ſecours, de l'éducation & des Lettres? *

Aujourd'hui

* Vous faites faire, dira quelqu'un .... aux Sciences, aux Arts, à la raiſon, ce qu'a toujours fait la loi naturelle. puiſque vous leur attribuez même ce premier principe ſi ſimple, *alteri nè feceris quod tibi fieri non vis.*

Qu'entend-t'on par la loi naturelle? Sont-ce les inſtincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de ſatisfaire nos deſirs, quelqu'effrenés qu'ils ſoient, qu'elle eſt le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire faire à la raiſon, aux Sciences & aux Arts, ainſi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de ſe chérir réciproquement? alors je ſoutiens que cette loi eſt une ſuite de la refléxion & de l'expérience; que c'eſt une loi naturelle réduite en Art, en Science, par des raiſonnemens qui nous font voir que l'empire ſur nos paſſions, la privation de pluſieurs de nos déſirs, nous font ſouvent plus avantageux que la jouiſſance illégitime des biens deſirés; & que quand même nous n'y trouverions pas notre avantage, la juſtice exigeroit de nous que nous agiſſions ainſi. Or, ces progrès de la raiſon vers l'équité, ſont les premiers fondemens qu'elle a jettés de la Morale, ils ſont déja un commencement du grand art de ſe conduire parmi les autres hommes; mais cette ſcience qui tend au bien de la ſociété, contrarie en même temps les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t'on tant d'eſtime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuſes, par leſquelles des particuliers ſe ſont ſacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'eſt que toutes ces belles actions ne ſont pas dans la ſimple nature; c'eſt que pour en former le projet, le ſyſtême, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il régne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule :

Tant mieux si la forme est bonne.

Sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne: sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie.

On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature perverse; alors on doit prendre pour regles les reformes qu'y ont fait faire les réflexions des sages; mais quand on posséde un bon génie, on peut hardiment se donner carriére : on se fera tout à la fois & admirer & aimer.

On n'ose plus paroître ce qu'on est,

Oh ! nous y voilà : on est naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paroitre vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu : *Initium sapientiæ timor Domini* ; & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant sans honte & fort ouvertement. Plus il sera honteux d'être

l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts & leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres ? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout à l'heure ; c'est même par cette raison & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément, que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fit*, est une loi naturelle ; on entend que c'est la premiére conséquence que la raison a tirée de ses reflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumiéres de la revélation; mais cette Morale est vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre humain.

vicieux, moins il succombera ; & plus il aura eu d'éducation, toutes choses égales d'ailleurs, plus cette honte sera grande, & moins il osera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des Sciences, des Arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur, le point d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir despotique & souvent salutaire, gouverne tous les Peuples civilisés, ce grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or ce frein le plus puissant, le plus universel contre les actions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation ? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdroit la vie plutôt, que la réputation qui lui fait donner cette épithéte, & que ceux qui l'ont perdue, cachent encore avec soin leurs foiblesses ? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature, & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à se laisser aller au torrent de ses passions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des regles de morale divine & humaine sur cet article, & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point d'honneur, ce frein plus général que la religion même, & qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle socié-

Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies, & qui les confondra avec les offres sincéres de services que vous fait

té, placés dans les mêmes circonſtances, feront tous les mêmes choſes, ſi des motifs plus puiſſants ne les en détournent. On ne ſaura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions, c'eſt-à-dire, attendre qu'il n'en ſoit plus temps, puiſque c'eſt pour ces occaſions mêmes qu'il eût été eſſentiel de le connoître.

un ami? La ſimple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & ſincére, ont des tons ſi différens, que le moins verſé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le perſonnage de celui-ci, n'eſt guères plus difficile à pénétrer, qu'il n'eſt embarraſſant de diſtinguer une coquette d'une véritable amante. Au reſte, ſi les hommes ſe trahiſſent dans un ſiécle où l'éducation, l'honneur & les ſentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les ſiécles d'ignorance & de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins ſavans? c'eſt une erreur très-groſſiére que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve ſimplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine juſqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du Renard & du Loup, ne garde pour lui que la ſimplicité de l'Agneau. Celui dont la ſagacité étonne l'univers, quand il s'agit de ſonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiére, de lui extorquer ſes ſécrets par des ruſes phyſiques auſſi fines que cette matiére eſt ſubtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité ruſtique qui ſe trouve primée par la frivolité même. L'Aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce ſera bien pis, s'il eſt queſtion de l'art de pénétrer les petits détails d'in-

térêt, d'affaires de commerce, les fineſſes, les ſtratagêmes qui ſont partie de cet art ſi connu du commun des hommes. J'oſe avancer ſans crainte d'être contredit par aucun homme raiſonnable, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes tranſcendans, va être le jouet d'un Ruſtre Bas-Normand ou Manceau, & la raiſon en eſt auſſi ſimple qu'eux; leur ſublime génie eſt entiérement occupé des ſujets qui leur ſont proportionnés; il n'eſt jamais deſcendu dans ces petits détails des uſages & des affaires de la vie commune; il en ignore tous les réplis, tous les petits détours, dont le Ruſtre a fait ſon unique étude.

S'il eſt donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'eſt que le plus grand nombre des membres de la ſociété, préfére la ſcience du monde, de ſes maniéres, de ſes ruſes, de ſes intérêts à la ſcience de la nature & des beaux arts; & pourquoi dans cette ſociété, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus ſéduiſante, paſſe-t'elle pour la plus artificieuſe? C'eſt que par ſon genre de vie elle eſt la moins inſtruite, la moins ſavante. Aujourd hui qu'on revient de la prévention contre les femmes ſavantes, qu'on les reconnoit autant & plus propres que nous aux belles connoiſſances, qu'elles s'y appliquent; quoi de plus aimable & de plus sûr tout à la fois que leur commerce? Si donc vous cherchez de l'artifice, adreſſez-vous dans les deux ſexes à cette partie frivole, dont l'éducation auſſi futile qu'elle, n'admet aucune ſcience, aucun art ſolide, qui ne connoit que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les ſavans, parmi les gens livrés en entier aux beaux arts, ou, s'il eſt poſſible qu'il s'en trouve, ce ſera un entre dix mille, que n'aura pas préſervé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés ſincéres ; plus d'eſtime réelle ; plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la reſerve, la haine, la trahiſon, ſe cacheront ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumiéres de notre ſiécle.

Nous venons de répondre à cettte déclamation.

On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers, mais on l'inſultera par des blaſphêmes, ſans que nos oreilles ſcrupuleuſes en ſoient offenſées. On ne vantera pas ſon propre mérite, mais on rabaiſſera celui d'autrui. On n'outragera point groſſiérement ſon ennemi, mais on le calomniera avec adreſſe.

Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne ſont pas capables *d'outrager groſſiérement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la diſſimulation, la calomnie adroite, la fourberie, font le partage de cette partie civiliſée.

C'eſt déjà un grand avantage pour la ſociété que les Lettres ayent extirpé les vices groſſiers ; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importants ſe ſont multipliés & ont fait une compenſation, c'eſt une erreur dans laquelle perſonne ne donnera. A qui pourra-t'on perſuader qu'un homme aſſez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des païſans, &c. ſe fera un ſcrupule d'être diſſimulé, fourbe ? Ce ſont-là de belles bagatelles pour des ſcélerats capables de tremper leurs mains dans le ſang humain. Convenons donc que la partie groſſiére des hommes de ce ſiécle même, la partie peu civiliſée, à demi barbare, eſt la plus méchante ; & nous concevrons que quand tout le genre humain étoit ſauvage, barbare, pire encore que la groſſiére eſpéce dont nous

venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationnales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée, on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices deshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du temps, je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité. *

Notre Orateur copie ici le Misantrope de Moliere : il ne lui manque plus que de dire avec lui . . .

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve par-tout que lâche flaterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein
Est de rompre en visiére à tout le genre humain.

Nous lui répondrons avec Ariste...

Ce chagrin Philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage.

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus Gens de bien. C'est aux Lettres, aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce

Un Sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, & qui croiroit bonnement que tout le monde est son *serviteur*, parce que tout le monde le lui dit, seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages

* *J'aime*, dit Montagne, *à conteſter & discourir, mais c'est avec peu d'hommes & pour moi. Car de servir de spectacle aux Grands, & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-méséant à un homme d'honneur.* C'est celui de tous nos beaux esprits, hors un.

qui leur appartient dans un ſi ſalutaire ouvrage. J'ajoûterai ſeulement une réfléxion; c'eſt qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à ſe fermer une idée des mœurs Européennes ſur l'état des Sciences parmi nous, ſur la perfection de nos Arts, ſur la bienſéance de nos Spectacles, ſur la politeſſe de nos manieres, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui ſemblent empreſſés depuis le lever de l'Aurore juſqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement; c'eſt que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

parmi ſes honnêtes *ſerviteurs*. Mais quand il compareroit enſuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui ſe paſſe dans ſa Nation barbare, quand il ſeroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la ſûreté, les beſoins & les commodités de la vie, pour l'amuſement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la miſére affreuſe de ſes compatriotes expoſés aux injures de toutes les ſaiſons, vivans de chaſſe, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aiſées à guérir, quand le hazard & la nature, leurs ſeules reſſources, leur manquent au beſoin; quand il ſeroit aſſez inſtruit pour comparer notre Juriſprudence, cette police admirable qui met le Foible & l'Orphelin à l'abri des violences du plus Fort & du plus Méchant, qui fait vivre enſemble des millions d'hommes avec douceur, politeſſe, égards, ſervices réciproques, comme le dit ſi élégamment notre Orateur; quand il ſeroit, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les déſordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs ſauvages, (p. 11 & 12.) alors il ſe croiroit tranſporté dans

le ſéjour des Dieux, & il le ſeroit en effet, par comparaiſon avec ſon premier état.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cauſe à chercher : mais ici l'effet eſt certain, la dépravation réelle, & nos ames ſe ſont corrompues à méſure que nos Sciences & nos Arts ſe ſont avancés à la perfection.

On dit aller à la perfection, & non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection : comme on dit, *aller à Paris*, & non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris; & la raiſon en eſt ſimple, c'eſt que celui qui va à un lieu, eſt cenſé l'atteindre, aller juſques-là ; au lieu que celui qui s'avance vers quelque choſe, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en reſter là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de ſi près, j'y ſacrifie volontiers la pureté du langage à une expreſſion plus nette & plus forte ; mais un Orateur doit être ſcrupuleux ſur la langue.

Dira-t'on que c'eſt un malheur particulier à notre âge ? Non, Meſſieurs ; les maux cauſés par notre vaine curioſité ſont auſſi vieux que le monde. L'élevation & l'abbaiſſement journalier des eaux de l'Océan, n'ont pas été plus réguliérement aſſujétis au cours de l'Aſtre qui nous éclaire durant la nuit, que le ſort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à méſure que leur lumiere s'élevoit ſur notre horizon, & le méme phénoméne s'eſt obſervé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur oſe ſoutenir ; ſuivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propoſitions auſſi révoltantes & auſſi fauſſes.

Voyez l'Egypte, cette premiere Ecole de l'Uni-

Ces faits hiſtoriques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte

vers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquerir le Monde. Elle devient la mere de la Philosophie & des beaux Arts, & bien-tôt après, la conquête de Cambise, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Egypte conquerante est l'Egypte barbare & féroce; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t'il là qui ne soit conforme à la nature & à notre thése? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs . . . .

Que la Férocité terrasse la Vertu.

Voyez la Gréce, jadis peuplée de Heros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses Habitans; mais le progrès des Arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macedonien se suivirent de près; & la Gréce, toujours savante, toujours voluptueuse, & toujours esclave n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthéne ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient enervé.

Enervé, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'ose le défier de prouver.

C'est au tems des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un Pâ-

Tout le monde sait que Rome doit son origine à une troupe de Brigands rassemblés par le privi-

tre, & illuſtrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obſcénes, dont les noms ſeuls allarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théatre du crime, l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de Peuples, & le jour de ſa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

lége de l'impunité, dans l'enceinte formée par ſon Fondateur. Voilà le germe des Conquerans de la terre, objet des éloges de ce diſcours, en voilà l'échantillon; des ſcélérats réunis *par le crime & pour le crime*. Je conſeille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers ſupplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par ſa poſition, ſembloit devoir l'être du Monde entier, de cet aſyle des Sciences & des Arts proſcrits du reſte de l'Europe, plus peut-être par ſageſſe que par barbarie.

Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien néceſſaire à cette phraſe; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, ayent refuſé avec connoiſſance de cauſe d'admettre les Sciences chez eux? Ils n'avoient pas lu le diſcours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahiſons, les aſſaſſinats & les poiſons de plus noir; le concours de tous

Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus ſavant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un Peuple peut-il être ſavant dans le Royaume où les

les crimes de plus atroce ; voilà ce qui forme le tiſſu de l'Hiſtoire de Conſtantinople ; voilà la ſource pure d'où nous ſont émanées les Lumiéres dont notre ſiécle ſe glorifie.

Sciences ſont le plus cultivées ? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la morale la plus pure regne avec le plus de vigueur ? La plus nombreuſe partie des ſujets d'un pareil Etat, eſt toujours privée de la belle éducation ; & il eſt, ſans doute, encore parmi l'autre, des natures aſſez rebelles pour conſerver leurs paſſions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un ſiécle éclairé, policé, eſt plus frappé qu'un autre de ces Anecdotes honteuſes au genre humain. Il eſt fécond en Hiſtoriens qui ne manquent pas de les tranſmettre à la poſtérité ; mais combien de mille volumes contre un n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui ſe ſont paſſées dans les ſiécles barbares, dans les ſiécles de fer, s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des Spectateurs gens de probité, & en état d'écrire.

Mais pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons ſous nos yeux des témoignages ſubſiſtans. Il eſt en Aſie une contrée immenſe où les Lettres honorées conduiſent aux premiéres dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, ſi elles apprenoient aux hommes à verſer leur ſang pour la Patrie, ſi elles animoient

Epurer les mœurs, & donner ce que l'Auteur entend ici par *courage*, ſont deux choſes tout-à-fait différentes, & peut-être même oppoſées.

La valeur guerriére eſt de deux ſortes ; l'une que j'appellerois avec l'Auteur *courage*, a ſon principe dans les paſſions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps ; celle-ci nous eſt donnée par la nature, c'eſt elle qui diſtingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneuil ; le propre nom de ce cou-

rage eſt la *férocité*, & il eſt par conſéquent un vice. La valeur guerriere de la deuxième eſpece, & celle qui merite vraiment le nom de *Valeur*, eſt la vertu d'une ame grande & éclairée tout enſemble, qui pénetrée de la juſtice d'une cauſe, de la néceſſité, & de la poſſibilité de la défendre, & la croyant ſupérieure aux avantages de ſa vie particuliere, expoſe celle ci pour obtenir l'autre en faiſant ſervir toutes ſes lumieres au choix des moyens précédens qui conduiſent à ſon but. Le courage féroce eſt la valeur ordinaire du ſoldat ; c'eſt un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui ſera d'autant plus violent, d'autant plus puiſſant, que les paſſions ſeront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées ; l'individu aura moins eu d'éducation ; en un mot, qu'il ſera plus barbare. Voilà pourquoi les Ruſtres des provinces éloignées du centre d'un état policé, les Montagnards ſont plus courageux que les Artiſans des grandes villes. Il eſt hors de doute que la culture des ſciences & des arts éteint cette eſpéce de courage, cette férocité ; parce que la ſoumiſſion, la ſubordination perpétuelle qu'impoſe l'éducation, la morale qui dompte les paſſions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu ; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon ſoldat. L'art de raiſonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plûpart des expéditions guerrieres, ſi le ſoldat y raiſonnoit auſſi juſte que l'âne de la Fable....

le courage ; les Peuples de la Chine devroient être ſages, libres & invincibles.

Et que m'importe à qui je ſois ?
Battez-vous, & me laiſſez paître :
Notre ennemi, c'eſt notre maître,
Je vous le dis en bon François.
La Fontaine, Fabl. 8. l. VI.

Rois de la terre, dont la ſageſſe doit employer utilement juſqu'aux vices, ne travaillez pas à conſerver à vos peuples la férocité, mais choiſiſſez les bras de vos armées dans la partie de vos ſujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuſe, vous n'aurez encore que trop à choiſir, quelque protection que vous accordiez aux ſciences & aux arts; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déeſſe des armes & de la ſageſſe tout enſemble, parmi ces ſujets dont l'ame auſſi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes paſſions que pour les transformer en grandes vertus, ne reſſent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choſes.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-ſaines, & priſes dans la nature; il réſulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé, une armée toute compoſée de Bourgeois, d'Artiſans, de Grammairiens, de Rheteurs, de Muſiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'Academiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, ſeroit une armée fort peu rédoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-ſavans & très-policés ont oppoſé aux incurſions des Barbares; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle eſt, n'eſt telle que parce qu'elle eſt compoſée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raiſonnables, de gens qui diſent....

Eſt un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ſes ſoins,
Auſſitôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

. . . . . .

Par ma foi c'eſt bien peu de choſe
Qu'un demi Dieu quand il eſt mort.
Du moment que la fiere Parque

Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire & la renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux morts.

Voiture, tom. 2.

Au moins nous ſerons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de ſavoir & de politeſſe, n'en étoient pas moins remplis de raiſon, d'humanité & de vertu, juſqu'à ce que l'Auteur du Diſcours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnête-homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur ſoit familier; ſi les lumieres des Miniſtres, ni la prétendue ſageſſe des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaſte Empire, n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & groſſier, de quoi lui ont ſervi tous ſes Savans? Quel fruit a-t'il retiré des honneurs dont ils ſont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'eſclaves & de méchans.

Oppoſons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui, préſervés de cette contagion des vai-

L'Auteur confond par-tout la vertu guerriere du ſoldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la juſtice. En ſuivant ſes principes, on croiroit les ſoldats plus vertueux que leurs Officiers; les payſans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injuſtice, de voir que nos tribunaux ne ſont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne préſume pas que le Diſcours de notre Orateur faſſe reformer ces dénominations univerſellement reçues, & vraiſemblablement bien fondées, par leſquelles on diſtingue communément les hommes de la ſociété en deux claſſes; l'une ſans naiſſance, ſans éducation, & qu'en conſéquence on déſigne par des épithètes qui marquent qu'elle a peu de ſentimens, peu d'honneur

nes connoiſſances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perſes, Nation ſinguliere chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science; qui ſubjugua l'Aſie avec tant de facilité, & qui ſeule a eu cette gloire que l'hiſtoire de ſes inſtitutions ait paſſé pour un Roman de Philoſophie : Tels furent les Scithes, dont on nous a laiſſé de ſi magnifiques éloges : Tels les Germains, dont une plume, laſſe de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple inſtruit, opulent & voluptueux, ſe ſoulageoit à peindre la ſimplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de ſa pauvreté & de ſon ignorance. Telle enfin s'eſt montrée juſqu'à nos jours cette nation ruſtique ſi vantée pour ſon courage que l'adverſité n'a pu abbatre, & pour ſa fidelité que l'exemple n'a pu corrompre. *

& de probité ; l'autre bien née & inſtruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raiſon on regarde comme la claſſe des *honnêtes gens.*

Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des déſordres que cauſe l'art de polir les nations, & d'y établir l'harmonie ; on ſait ce qu'on doit penſer des portraits flatteurs que Montagne nous a laiſſés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

Boileau, art Poëtiq.

Mais que tous ces raiſonnemens s'évanouiſſent bien-tôt dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature*, de *ſimple*

* *Je n'oſe parler de ces Nations heureuſes qui ne connoiſſent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à reprimer, de ces ſauvages de l'Amerique dont Montagne ne balance point à préférer la ſimple & naturelle police, non-ſeulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philoſophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les ſauroit admirer : Mais quoi ! dit-il, ils ne portent point de chauſſes !*

nature, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le regne d'Aſtrée, les mœurs du ſiécle d'or, ſont des expreſſions qui préſentent à l'imagination les plus belles idées ; c'eſt grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'eſt point dans la vraie nature que la race humaine toute brute ſoit meilleure que quand elle eſt cultivée ; je l'ai déja prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déja fort ample donnée ſur cet article. Toute la queſtion de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelles, ſe réduit à ſavoir ſi les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, ſont plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'oſe croire encore plus juſte l'application de cette analogie à notre queſtion, qu'on peut aſſurer qu'elle ſe réduit à ſavoir, ſi les productions de la terre ſans culture, ſont préférables à celles qu'elle fournit lorſqu'elle eſt bien cultivée. Qu'eſt-ce que la pure nature, la ſimple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général ? Que ſont-ils dans cet état? Des ſauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à ſervir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer ſur ces ſauvageons de ces eſpéces heureuſes qui étoient ſans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expoſitions, les élaguer, les émonder de certaines ſuperfluités, de certaines parties nuiſibles ; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines ſaiſons. Je ne crois pas qu'il ſe trouve de mortel qui oſe dire que toutes ces parties de l'agriculture ne ſont pas utiles, néceſſaires

à la production & à la perfection des fruits de la terre * ; comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer, que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'esprit & du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y refléchissez, vous conviendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres, si l'on peut dire ; ceux-là, dis-je, ont encore besoin de culture, ou au moins on ne sauroit nier, qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capables, plus utiles, s'ils sont cultivés par les Sciences & les Arts, comme l'arbre du meilleur *acabit* devient plus fertile & plus excellent encore, s'il est placé dans le terrein qui lui est plus convenable, dans l'espalier le mieux exposé, & s'il est, pour ainsi dire, traité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus & bonis.

. . . . . .

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.

Horat. od. IV. L. IV.

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres & le jugement méritent des égards. » J'avoue » dit Ciceron, qu'il y a eu plusieurs hommes d'un merite

* *Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris,*
Et sonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaberis imbrem ;
Heu, magnum alterius frustrà spectabis acervum ;
Concussâque famem in silvis solabere quercu.

Virgil. georg. l. 1. v. 155.

» ſuperieur, ſans ſcience, & par la ſeule force de leur naturel » preſque divin ; J'ajouterai même, qu'un bon naturel ſans la » ſcience, a plus ſouvent réuſſi que la ſcience ſans un bon na- » turel; mais je ſoutiens auſſi, que quand à un excellent naturel on joint la ſcience, la culture, il en réſulte ordinai- » rement un homme d'un mérite tout à-fait ſupérieur. Tels » ont été, ajoute-t'il, Scipion l'Africain, Lælius, les très- » Savant Caton l'ancien, &c. qui ne ſe ſeroient point aviſés » de développer leurs vertus par la culture des ſciences, s'ils » n'avoient été bien perſuadés qu'elle les conduiſoit à cette » fin louable. *

. . . . . *Alterius ſic*
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Horat. art poët. v. 409.

Ce n'eſt point par ſtupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'eſprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées, des hommes oiſifs paſſoient leur vie à diſputer ſur le ſouverain bien, ſur le vice & ſur la vertu, & que d'orgueilleux raiſonneurs, ſe donnant à eux-

On eſt tenté de croire que l'Auteur plaiſante quand il donne ces anecdotes hiſtoriques pour des traits de ſageſſe. Celle des Romains, qui chaſſent les Médecins eſt bonne à joindre au Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal intégre des Athéniens ; c'étoit donc dans ſes accès

* *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuiſſe. & ſine doctrinâ, naturæ ipſius habitu propè divino, per ſe ipſos & moderatos & graves extitiſſe fateor. Etiam illud adjungo, ſæpiùs ad laudem atque virtutem naturam ſine doctrinâ, quàm ſine naturâ valuiſſe doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam atque illuſtrem acceſſerit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ; tum illud neſcio quid præclarum ac ſingulare ſolere exiſtere. Ex hoc eſſe hunc numero, quem patres noſtri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatiſſimos hominis & conſtantiſſimos: ex hoc fortiſſimum virum, & illis temporibus doctiſſimum M. Catonem illum ſenem; qui profectò, ſi nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam ſe ad earum ſtudium contuliſſent.*
Cicero, pro Arc. poët. p. 11 ex edit. Glaſg.

mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples sous le nom mepriſant de barbares; mais ils ont conſideré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine. *

de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté ſerieuſement, pour décrier des choſes regardées comme excellentes, divines, les incartades & les inſultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Paſſeroit-on pour raiſonnable, ſi l'on vouloit prouver qu'Alcibiades & Themiſtocles les plus grands hommes de la Grèce étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort? Qu'Ariſtide, ſurnommé *le Juſte, le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valère Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni? Ces trames ſéditieuſes, ces bouraſques du peuple, dont la jalouſie, l'inconſtance, & l'étourderie ſont les ſeuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite ſupérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Ariſtide, dit ce Sage lui-même à un Athénien de l'aſſemblée qui le condamnoit? Rien, lui répond le Conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuye de l'entendre toujours appeller le *Juſte*. Voilà de ces gens raiſonnables ſur leſquels notre Orateur fonde ſes preuves.

Oublierois-je que ce fut dans le ſein même de la Gréce qu'on vit s'élever cette Cité auſſi célebre par

Le but de Licurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des ſoldats dans un pays qui en avoit grand beſoin, parce qu'il étoit peu

C 2

* *De bonne foi, qu'on me diſe quelle opinion les Atheniens mêmes devoient avoir de l'éloquence quand ils l'écarterent avec tant de ſoin de ce Tribunal intégre des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas? Que penſoient les Romains de la Médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reſte d'humanité porta les Eſpagnols à interdire à leurs Gens de-Loi l'entrée de l'Amerique, quelle idée falloit-il qu'ils euſſent de la Juriſprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru reparer par ce ſeul Acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens.*

ſon heureuſe ignorance, que par la ſageſſe de ſes Loïx, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes? tant leurs vertus ſembloient ſupérieures à l'humanité. O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! Tandis que les vices conduits par les beaux Arts s'introduiſoient enſemble dans Athénes, tandis qu'un Tyran y raſſembloit avec tant de ſoin les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chaſſois de tes murs les Arts & les Artiſtes, les Sciences & les Savans.

étendu, peu peuplé. Par cette raiſon toutes les loix de Sparte viſoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'eſt pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendreſſe naturelle, en les accoutumant à faire perir leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés malfaits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, ſi nous étions auſſi barbares que les Spartiates! C'eſt pour lemême deſſein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les faiſoient élever dans les Ecoles publiques où ils les inſtruiſoient à être voleurs & à expirer ſous les coups de fouets, ſans donner le moindre ſigne de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illuſtre Cartouche, ce Licurgue des ſcélerats de Paris, donner à ſes ſujèts des leçons d'adreſſe dans ſon art, & de patience dans les tortures qui les attendent? *O Sparte! ô opprobre éternel* de l'humanité! Pourquoi t'occupes-tu à transformer les hommes en tigres? Ta politique digne des Titans tes Fondateurs,* te donne des ſoldats! D'où vient donc les Athéniens tes voiſins ſi humains, ſi policés t'ont-ils battu tant de fois? D'où vient as-tu recours à eux dans les incurſions des Perſes? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général? Inſenſée, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne ſaurois mettre tes Chefs

* Selon le Pere Pezron.

en parallele avec les deux Ariſtomènes, les Alcibiades, les Ariſtides, les Themiſtocles, les Cimons, &c. enfans d'Athenes, enfans des beaux Arts, & les principaux Auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Gréce. Tu ignores donc que c'eſt du conducteur d'une armée que dépendent principalement ſes exploits, que le Général fait le ſoldat, & que le hazard ſeul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des nations ſurpriſes & ſans diſcipline *. Mais ce heros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous ſubjugués, & avec vous ces Perſes, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connoiſſiez pas, & juſques aux Scythes ſi renommés pour leur ignorance, leur ruſticité & leur bravoure ; ce conquerant auſſi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous? Etoit-il un diſciple de Licurgue ? Non, certes, la férocité n'eſt pas capable d'une ſi grande élevation d'ame, elle eſt reſervée à l'Eleve d'Homere & d'Ariſtote, au Protecteur des Appelles & des Phidias ; comme on voit dans notre ſiécle qu'elle eſt encore annexée aux Princes éleves des Deſcartes, des Newtons, des Volfs ; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies ; aux Princes amis des Savans, & Savans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle deſavoue ces preuves recentes, actuelles même, de l'union intime & naturelle du ſavoir, de la vraie valeur & de l'équité.

L'événement marqua cette différence. Athénes devint le ſéjour de la politeſſe & du bon goût, le pays des Orateurs & des Philoſophes. L'élégance des Bâtimens y

Il ſied bien à Socrate fils de Sculpteur, grand Sculpteur lui-même, & plus grand Philoſophe encore, de dire que perſonne n'ignore plus les Arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de ſe plaindre que tous les gens à ta-

* Le Czar Pierre I. eſt une preuve recente de cette vérité.

répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des Maîtres les plus habiles. C'eſt d'Athénes que ſont ſortis ces ouvrages ſurprenans qui ſerviront de modéles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacedemone eſt moins brillant. Là, *diſoient les autres Peuples*, les hommes naiſſent vertueux, & l'air même du Pays ſemble inſpirer la vertu. *Il ne nous reſte de ſes Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athénes nous a laiſſés?*

lens ne ſont rien moins que ſages. N'eſt-il pas lui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il ſi bien la vertu, auroit-il été le pere de la Philoſophie, & un des plus ſages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant? Socrate fait ici le perſonnage de nos Prédicateurs, qui trouvent leur ſiécle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précedé, *ô tempora, ô mores*, & qui par zéle pour les progrès de la vertu, exagerent & les vices du tems, & l'opinion modeſte qu'ils ont d'eux-mêmes.

Quelques ſages, il eſt vrai, ont reſiſté au torrent général & ſe ſont garantis du vice dans le ſéjour des Muſes. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artiſtes de ſon tems.

„ *J'ai examiné, dit-il, les Poëtes, & je les regarde* „ *comme des gens dont le talent en impoſe à eux-mêmes* „ *& aux autres, qui ſe donnent pour ſages, qu'on prend pour tels & qui ne ſont rien moins.*

„ *Des Poëtes, continue Socrate, j'ai paſſé aux Artiſ-* „ *tes. Perſonne n'ignoroit plus les Arts que moi; per-* „ *ſonne n'étoit plus convaincu que les Artiſtes poſſédoient* „ *de fort beaux ſecrets. Cependant, je me ſuis apperçu* „ *que leur condition n'eſt pas meilleure que celle des Poë-* „ *tes & qu'ils ſont, les uns & les autres, dans le même*

„ *préjugé. Parceque les plus habiles d'entre eux excel-*
„ *lent dans leur Partie, ils se regardent comme les plus*
„ *sages des hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait*
„ *leur savoir à mes yeux : De sorte que me mettant à la*
„ *place de l'Oracle & me demandant ce que j'aimerois le*
„ *mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, savoir ce*
„ *qu'ils ont appris ou savoir que je ne sais rien ; j'ai ré-*
„ *pondu à moi-même & au Dieu : Je veux rester ce que*
„ *je suis.*

„ *Nous ne savons, ni les Sophistes, ni les Poëtes, ni*
„ *les Orateurs, ni les Artistes ni moi, ce que c'est que le*
„ *vrai, le bon & le beau : mais il y a entre nous cette*
„ *différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous*
„ *croyent savoir quelque chose : Au lieu que moi, si je ne*
„ *sais rien, au moins je n'en suis point en doute. De sorte*
„ *que toute cette supériorité de sagesse qui m'est accordée*
„ *par l'Oracle, se réduit seulement à être bien convaincu*
„ *que j'ignore ce que je ne sais pas.*

Voilà donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, & le plus savant des Athéniens au sentiment de la Gréce entiere, Socrate faisant l'Eloge de l'ignorance !

Croit-on que s'il ressuscitoit parmi nous, nos Savans & nos Artistes lui feroient changer d'avis ? Non, Messieurs, cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines Sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laisseroit, comme il a fait, pour tout precepte à ses disciples & à nos Neveux, que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes !

Nous convenons que les beaux Arts amolissent cette espéce de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Socrate avoit commencé dans Athénes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs

artificieux & ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amoliſſoient le courage de ſes concitoyens.

Mais les Sciences, les Arts & la dialectique prévalurent encore : Rome ſe remplit de Philoſophes & d'Orateurs ; on négligea la diſcipline militaire, on mépriſa l'agriculture, on embraſſa des Sectes & on oublia la Patrie.

Rome a tort de négliger la diſcipline militaire & de mépriſer l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux ſciences & aux Arts. L'ignorance & la pareſſe en ſont des cauſes bien naturelles.

Caton avoit raiſon de ſe déchaîner contre des Grecs artificieux, ſubtils, corrupteurs des bonnes mœurs ; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-Savant, & auſſi diſtingué par ſon ardeur pour les Lettres & les Sciences, que par ſa vertu auſtére, ſelon le témoignage de Cicéron cité pag. 38.

Aux noms ſacrés de liberté, de deſintéreſſement, d'obéiſſance aux Loix, ſuccederent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arceſilas. Depuis que les Savans ont commencé à paroître parmi nous, *diſoient leurs propres Philoſophes*, les gens de bien ſe ſont éclipſés. *Juſqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils com-*

Le talent de Rome a été dans les commencemens d'aſſembler des gens ſans mœurs, des ſcelerats, de tendre des embûches aux peuples voiſins par des fêtes & des cérémonies religieuſes que tous ces honnêtes gens ont toujours fait ſervir à leurs vues, & de perpétuer par-là l'eſpéce & les maximes de ces brigands Devenus plus célébres & plus connus dans le monde, il a fallu ſe montrer ſur ce théatre avec des couleurs plus ſéduiſantes, ſous les apparences au moins de l'honneur & de la vertu.

mencerent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût penſé votre grande ame, ſi pour votre malheur rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes ? „ Dieux ! euſſiez-vous „ dit, que ſont devenus „ ces toits de chaume & „ ces foyers ruſtiques „ qu'habitoient jadis la „ modération & la ver- „ tu ? Quelle ſplendeur „ funeſte a ſuccedé à la „ ſimplicité Romaine ? „ Quel eſt ce langage

Le peuple Romain ſe donna donc pour le Protecteur de tous les peuples qui recherchoient ſon alliance, & imploroient ſon ſecours; mais le traître ſe fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour amis. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquerant, dit pour l'ordinaire injuſte & barbare ; cette maxime eſt ſurtout vraie pour Rome ; & ſi cette fameuſe ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a degradées en les employant à commettre les injuſtices & les cruautés ſans nombre, par leſquelles elle a deſolé & envahi l'univers.

„ étranger ? Quelles ſont ces mœurs efféminées ? Que „ ſignifient ces ſtatues, ces Tableaux, ces édifices ? In- „ ſenſés, qu'avez-vous fait ? Vous, les Maîtres des Na- „ tions, vous vous êtes rendus les eſclaves des hommes „ frivoles que vous avez vaincus ? Ce ſont des Rhéteurs qui „ vous gouvernent ? C'eſt pour enrichir des Architectes, „ des Peintres, des Statuaires & des Hiſtrions, que vous „ avez arroſé de votre ſang la Gréce & l'Aſie ? Les dé- „ pouilles de Carthage ſont la proie d'un joueur de flûte ? „ Romains, hâtez-vous de renverſer ces Amphithéâtres ; „ briſez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; chaſſez ces eſ- „ claves qui vous ſubjuguent, & dont les funeſtes arts „ vous corrompent. Que d'autres mains s'illuſtrent par de „ vains talens ; le ſeul talent digne de Rome, eſt celui „ de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu.

Quand Cyneas prit „ *notre Sénat pour une* „ *Assemblée de Rois, il* „ *ne fut ébloui ni par* „ *une pompe vaine, ni* „ *par une élégance re-* „ *cherchée. Il n'y enten-* „ *dit point cette éloquen-* „ *ce frivole, l'étude &* „ *le charme des hommes* „ *futiles. Que vit donc* „ *Cyneas de si majes-* „ *tueux? O Citoyens!* „ *Il vit un spectacle que* „ *ne donneront jamais* „ *vos richesses ni tous vos arts; le plus beau spectacle qui* „ *ait jamais paru sous le ciel, l'Assemblée de deux cens* „ *hommes vertueux, digne de commander à Rome & de* „ *gouverner la terre.*

On vient de voir de quelle espéce étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit des hommes vertueux, on a vu, p. 38, au rapport de Ciceron même, que cette vertu étoit dûe, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lælius, Furius &c. les Sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.

Mais franchissons la distance des lieux & des tems, & voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain, que j'évoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV? Par-

Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'est que de vivre. On fait l'éloge de notre siécle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.

mi nous, il eſt vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë; mais il eût bu dans une coupe encore plus amère, la raillerie inſultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la diſſolution & l'eſclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour

Ils ſeroient nés tels qu'ils ſe ſont rendus à force de travail; ils ſeroient nés en même tems humains, compatiſſans, polis & vertueux.

ſortir de l'heureuſe ignorance où la ſageſſe éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ſes opérations, ſembloit nous avertir aſſez qu'elle ne nous a point deſtinés à de vaines recherches. Mais eſt-il quelqu'une de ſes leçons dont nous ayons ſçû profiter ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, ſachez donc une fois que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. Les hommes ſont pervers; ils ſeroient pires encore s'ils avoient eu le malheur de naître ſavans.

Que ces réflexions ſont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié!

Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgueil, en penſant, ſelon les principes de l'Auteur, que nous ſommes nés dans une heureuſe & innocente ignorance, par laquelle ſeule nous pouvons être vertueux; qu'il ne tient qu'à nous de reſter dans cet état fortuné, & que la nature même a pris des meſures pour nous y conſerver. Il me ſemble au contraire qu'une ſi belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une ſi grande attention de la part de la

nature à nous la conſerver, doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais ſi nous penſons que nous ſommes nés brutes, que nous ſommes nés barbares, méchans, injuſtes, coupables, & que nous avons beſoin d'une étude & d'un travail de pluſieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, juſtes, humains. Oh ! c'eſt alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous ſommes ſi pervers, & de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible & ſouvent douteux.

Quoi ! la probité ſeroit fille de l'ignorance ? La ſcience & la vertu ſeroient incompatibles ? Quelles conſéquences ne tireroit-on point de ces préjugés ?

Des conſéquences très-déſavantageuſes à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureuſement les premices du raiſonnement ſont très-fauſſes.

Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouiſſent, & que nous donnons ſi gratuitement aux connoiſſances humaines. Conſidérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit réſulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raiſonnemens ſe trouveront d'accord avec les inductions hiſtoriques.

Ainſi l'Auteur, pour concilier des contrariétés apparentes entre la ſcience & la vertu, va prouver que la contrariété eſt réelle, ou que ces deux qualités ſont incompatibles. Voilà une ſingulière conciliation.

SECONDE PARTIE.

C'Etoit une ancienne tradition passée de l'Egypte en Gréce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des sciences. *

LA Science est *ennemie du repos*, sans doute ; c'est par-là qu'elle est *amie de l'homme* que le repos corrompt ; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque *l'oisiveté* est la mere de tous les vices.

Dans la Fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Promethée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils faisoient des sciences & du génie inventif, puisqu'ils égalent en quelque sorte Promethée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, Auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il semble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pû s'empêcher de rendre aux beaux Arts les hommages qui leur sont dûs, & le Prince de leurs Poëtes défére aux hommes qui s'y sont distingués, les premiers honneurs dans les champs Elisées.

Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.

Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du Frontispice, je ne vois pas la finesse de cette

* *On voit aisément l'allégorie de la fable de Promethée ; & il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guere plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus.* „ *Le Satyre, dit* „ *une ancienne fable, voulut* „ *baiser & embrasser le feu, la* „ *premiere fois qu'il le vit ; mais* „ *Prometheus lui cria : Satyre,* „ *tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on* „ *y touche* „. *C'est le sujet du frontispice.*

allégorie. Il eſt tout ſimple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus ſe fier à l'homme qu'au feu ? mais il le repréſente nud & ſortant des mains de Promethée, de la nature ; & c'eſt, ſelon lui, le ſeul état dans lequel on puiſſe s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la fineſſe de ſa Thèſe, de ſon Diſcours, qu'il faut le reſpecter comme le feu ? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleſte qui approche une torche allumée de la tête de l'homme Statue : Satire, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas ; apprends Imbecile, que l'objet de tes tranſports n'eſt qu'une vaine Idole que ce flambeau va reduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il donc qu'euſſent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'eſt qu'ils voyoient de près les ſources qui les avoient produites. En effet, ſoit qu'on feuillette *les annales du monde, ſoit qu'on ſupplée à des chroniques incertaines par des recherches philoſophiques, on ne trouvera pas aux connoiſſances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former.*

J'aurois conſeillé à l'Orateur de ſubſtituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'aſtronomie eſt née de la ſuperſtition.

L'Aſtronomie eſt fille de l'oiſiveté & du deſir de connoître ce qui eſt dans l'Univers le plus digne de notre curioſité. Cette ſimple curioſité déja bien noble par elle-même, & capable de préſerver l'homme de tous les vices attachés à l'oiſiveté, a encore produit dans la ſociété mille avantages que nos Calendriers, nos Cartes géographiques, & l'art de naviguer atteſtent à quiconque ne veut pas fermer les yeux. Voyez ſur l'utilité de toutes les Scien-

ces la célébre Préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'Hiſtoire de l'Académie.

L'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge.

Eſt-ce à ſoutenir tous ces vices que Demoſthéne & Ciceron ont employé leur éloquence? Eſt-ce à ce déteſtable uſage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'employent? Il en eſt qui en abuſent, j'en croirai l'Auteur du Diſcours ſur ſa parole; mais combien plus s'en trouve-il qui la font ſervir à éclairer l'eſprit & à diriger les mouvemens du cœur à la vertu? Au moins, c'eſt ainſi qu'en penſoit l'Orateur Romain. Il s'y connoiſſoit un peu. Ecoutons-le un moment ſur cette matiere. Il a examiné à fond la queſtion qui eſt agitée dans ce Diſcours, par rapport à l'éloquence. Il a auſſi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais uſage; mais, tout bien peſé, il conclud que, de quelque côté qu'on conſidere le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit ſon origine aux motifs les plus honnêtes, au raiſonnemens les plus ſages.* » Quant à ſes effets; quoi de plus noble? dit-il, de plus généreux, de » plus grand que de ſecourir l'innocent, que de relever l'op» primé; que d'être le ſalut, le libérateur des honnêtes gens, » de leur ſauver l'éxil? Quel autre pouvoir que l'éloquence » a été capable de raſſembler les hommes jadis diſperſés dans » les forêts, & les ramener de leur genre de vie féroce & » ſauvage à ces mœurs humaines & policées qu'ils ont au» jurd'hui? Car il a été un temps où les hommes étoient com» me diſperſés & vagabonds dans les champs, & y vivoient » comme les bêtes féroces. Alors ce n'étoit point la *raiſon*

* *Sapè & multum hoc mihi cogitavi. boni-ne an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac ſummum eloquentiæ ſtudium . . . . ſi vòluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, ſive artis, ſive ſtudii, ſive exercitationis cujuſdam, ſive facultatis à naturâ profectæ conſiderare principium; reperiemus id ex honeſtiſſimis cauſis natum, atque optimis rationibus pròfectum. De Inventione l. 1. p. 5. 6. ex edit. Glaſg.*

» qui regloit leur conduite, mais presque toujours la force, » la violence. Il n'étoit point question de Religion, ni de » devoirs envers les autres hommes ; on n'y connoissoit point » l'utilité de la justice, de l'équité. Ainsi *par l'erreur & l'i-* » *gnorance, les passions aveugles & téméraires étoient seules* » *dominantes, & abusoient, pour s'assouvir, des forces du corps,* » *dangereux ministres de leurs violences.* Enfin, il s'éleva des » hommes sages, grands, dont l'éloquence gagna ces hom- » mes sauvages, & de feroces & cruels qu'ils étoient, les » rendit doux & vraiment humains ,,. * Voilà une origine & une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre Orateur François.

La Géométrie, de l'avarice. Fixer les bornes de son champ, le distinguer d'avec celui du voisin ; faire, en un mot, une distribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient ; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique, & il n'y a là rien que de très-juste, & que nos Tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remedier à l'avarice & à l'usurpation. C'est donc de l'équité & de la droiture qu'est née la Géométrie.

La

* *Quid tam porrò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre supplicibus, excitare afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate ? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque deducere ?* Cicero de Oratore p. 14. *Nam fuit quoddam tempus, cùm in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant ; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur .... Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, pernicioſissimis satellitibus .... Deinde propter rationem atque orationem studiosiùs audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos* (*vir quidam magnus & sapiens.*) Cicero de Inventione ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgov.

La Phyſique, d'une vaine curioſité ;

La Phyſique eſt née de la curioſité, ſoit ; mais que cette curioſité ſoit vaine, c'eſt ce que je ne crois pas que l'Auteur penſe. La ſociété eſt redevable à cette ſcience de l'invention & de la perfection de preſque tous les Arts qui fourniſſent à ſes beſoins & à ſes commodités, &, ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle éleve leur ame juſqu'à ſon Auteur.

Toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain.

Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Gréce, les Catons, & ce que j'aurois du nommer avant tous, les divins Miſſionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l humilité, la vertu ?

Les Sciences & les Arts doivent donc leur naiſſance à nos vices ; nous ſerions moins en doute ſur leurs avantages s'ils la devoient à nos vertus.

Comme il n'y a point de doute ſur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plûpart ſont des actes ou de vertus, ou tendans à la vertu, leurs avantages ſont auſſi évidens.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ſerions-nous des Arts, ſans le luxe qui les nourrit ?

Le luxe eſt un abus des Arts, comme un diſcours fait pour perſuader le faux, eſt un abus de l'éloquence, comme l'yvrognerie eſt un abus du vin. Ces défauts ne ſont pas dans la choſe, mais dans ceux qui s'en ſervent mal.

Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la Juriſprudence ?

C'eſt-à-dire, ſi les hommes étoient nés juſtes, les loix auroient été inutiles ; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu beſoin

des regles de la Morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conſpirateurs?

Elle en ſeroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité ; elle ſeroit remplie de la ſageſſe des Rois, & des vertus des ſujets ; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des Lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'hiſtoire.

Qui voudroit en un mot paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ſes amis?

Il n'eſt aucune ſcience de contemplation ſtérile ; toutes ont leur utilité, ſoit par rapport à celui qui les cultive, ſoit à l'égard de la ſociété.

Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la Philoſophie.

Il ne faut point reſter ſur le bord du puits où s'eſt retirée la vérité, il faut y deſcendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes ; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cete reflexion doit encourager quiconque en a ſérieuſement envie.

Que de dangers! que de fauſſes routes dans

Inveſtigation. Je ne ſaurois paſſer à un Orateur auſſi châtié & auſſi

l'inveſtigation des Sciences ?

poli que le nôtre un terme Latin de Clenard francifé. *Inveſtigatio thematis.*

Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elle ? Le déſavantage eſt viſible ; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui eſt-ce d'ailleurs, qui la cherche bien ſincérement ? même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on ſûr de la reconnoître ? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera notre Criterium *pour en bien juger * ? Et ce qui eſt le plus difficile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage ?*

Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les ſecours que leur prêtent les Sciences & les Arts ; que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'Auteur nous perſuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche ? C'eſt tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon uſage de la vérité, il n'eſt pas, ce me ſemble, beaucoup plus embarraſſant que le bon uſage de la vertu ; mais une choſe qui me paroit plus embarraſſante, c'eſt le moyen de faire un bon uſage de l'erreur & du vice où nous ſommes plongés ſans les lumieres des Sciences & les inſtructions de la Morale.

Si nos Sciences ſont vaines dans l'objet qu'el-

Quoi de plus laborieux qu'un Savant ? La premiere utilité des

* Moins on ſait, plus l'on croit ſavoir. Les Péripateticiens doutoient-ils de rien ? Deſcartes n'a-t-il pas conſtruit l'Univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t'il aujourd'hui même en Europe ſi mince Phyſicien, qui n'explique hardiment ce profond myſtére de l'Electricité, qui ſera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais Philoſophes ?

les ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour ; & la perte irréparable du temps, eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout Citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux.

Sciences eſt donc d'éviter l'oiſiveté, l'ennui & les vices qui en ſont inſéparables. N'euſſent-elles que cet uſage, elles deviennent néceſſaires, puiſqu'elles ſont la ſource des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. » Quand » les Sciences ne ſeroient pas auſſi » utiles qu'elles le ſont, dit Ciceron, & qu'on ne s'y appliquât » roit que pour ſon plaiſir ; vous » penſerez, je crois, qu'il n'y a » point de délaſſement plus noble » & plus digne de l'homme ; car » les autres plaiſirs ne ſont pas de » tous les temps de tous les âges, » de tous les lieux ; celui de l'é» tude fait l'aliment de la jeuneſſe, la joie de vieillards, l'or» nement de ceux qui ſont dans la proſpérité, la reſſource & la » conſolation de ceux qui ſont dans l'adverſité ; il fait nos dé» lices à la maiſon, ne nous embarraſſe point quand nous » ſommes dehors, paſſe la nuit avec nous, & ne nous quitte » point en voyage, à la campagne *

Voilà la premiere & pourtant la moindre utilité des Sciences; point d'oiſiveté, point d'ennui, un plaiſir doux & tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'eſt-là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences ſont l'ame de tous les Arts utiles à la

* *Quod ſi non hic tantus fructus oſtenderetur, & ſi ex his ſtudiis delectatio ſola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remiſſionem humaniſſimam & liberaliſſimam judicaretis ; nam cæteræ neque temporum ſunt neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*
Cicero, pro Arc. Poët. p. 12.

ſociété, & qu'ainſi le Savant le plus contemplatif en apparence eſt occupé du bien public.

Répondez-moi donc, Philoſophes illuſtres; vous par qui nous ſavons en quelles raiſons les corps s'attirent dans le vuide; quels ſont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement; comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges; quels aſtres peuvent être habités; quels inſectes ſe reproduiſent d'une maniére extraordinaire?

Oui, ſans doute. L'aſtronomie cultivée par les Géometres rend la Géographie & la navigation plus ſures; on tire des inſectes des ſecrets pour les arts, pour nos beſoins. L'Anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoiſſance du corps humain, & par conſéquent à des principes plus ſûrs pour le guérir ou pour le conſerver en ſanté. La Science de la Phyſique & de la Morale fait que nous ſommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, eſt ce qui le rend floriſſant & redoutable.

Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de ſublimes connoiſſances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choſes, en ſerions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriſſans ou plus pervers?

Revenez donc ſur l'importance de vos productions; & ſi les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent ſi peu d'utilité,

Il eſt naturel que nous en penſions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loiſir à décrier des lumieres & des talens auſquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ſes armes.

dites-nous ce que nous devons penſer de cette foule d'Ecrivains obſcurs & de Lettrés oiſifs, qui dévorent en pure perte la ſubſtance de l'Etat.

Que dis-je, oiſifs ? & plût-à-Dieu qu'ils le fuſſent en effet ! Les mœurs en ſeroient plus ſaines & la ſociété plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funeſtes paradoxes ; ſapant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à ces vieux mots de Patrie & de Religion, & conſacrent leurs talens & leur Philoſophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de ſacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïſſent ni la vertu ni nos dogmes ; c'eſt de l'opinion publique qu'ils ſont ennemis ; & pour les ramener aux pieds des Autels, il ſuffiroit de les reléguer parmi les Athées. O fureur de ſe diſtinguer ! que ne pouvez-vous point ?

L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des ſujets pervers font d'une excellente choſe. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t'on pas à leur oppoſer, par leſquels on a renverſé les idoles des payens, demontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les Sophiſmes des génies depravés dont parle l'Orateur ? Peut-on citer ſérieuſement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abuſent? Et faudra-t'il renoncer à bâtir des maiſons, parcequ'il y a des gens aſſez foux pour ſe jetter par les fenêtres?

C'eſt un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore ſuivent les Lettres & les Arts. Tel eſt le luxe, né comme eux de

Le luxe & la Science ne vont point du tout enſemble. C'eſt toujours la partie ignorante d'un état qui affecte le luxe ; celui-ci eſt l'enfant des richeſſes, & ſon correctif eſt le ſavoir, la Philoſophie,

loiſiveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement ſans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont ſans lui.

qui montre le néant de ces bagatelles.

Je ſai que notre Philoſophie, toujours féconde en maximes ſinguliéres, prétend, contre l'expérience de tous les ſiécles, que le luxe fait la ſplendeur des Etats; mais après avoir oublié la néceſſité des loix ſomptuaires, oſera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne ſoient eſſentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne ſoit diamétralement oppoſé aux bonnes mœurs? Que le luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes; qu'il ſerve même ſi l'on veut à les multiplier: Que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne d'être né de nos jours; & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit? Les anciens Politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent

Le luxe eſt un abus des richeſſes que corrigent les Sciences & la raiſon; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le commerce, partie des Arts la plus propre à rendre un état puiſſant & floriſſant, & qui n'entraîne pas néceſſairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illuſtres voiſins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe auſſi loin que nous? Pourquoi? C'eſt que le commerce, loin de favoriſer le luxe comme le croit notre Orateur, le reprime au contraire. Quiconque eſt livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir ſa fortune, ſe garde bien de la perdre en folles dépenſes. D'ailleurs cette paſſion de s'enrichir par le commerce n'eſt pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les Négocians qui, ſans s'être jamais vus, & qui étant ſi-

que de commerce & d'argent.

tués quelquefois aux extremités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagemens ! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les scelerateſſes des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la ſomme qu'on le vendroit à Alger ; un autre en ſuivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la conſommation qu'il y fait. Ainſi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux Républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de païſans, & laquelle fit trembler l'Aſie.

On convient avec l'Auteur que les richeſſes, dont l'uſage eſt perverti par le luxe & la moleſſe, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences & aux Arts ; ils n'en ſont pas les ſuites, ainſi que nous l'avons montré ci-devant. Alexandre qui ſubjugua tout l'Orient avec 30 mille hommes, étoit le Prince le plus ſavant & le mieux inſtruit dans les beaux Arts de tout ſon ſiécle, & c'eſt avec ce ſavoir ſupérieur qu'il a vaincu ces Scythes ſi vantés, qui avoient reſiſté tant de fois aux incurſions des Perſes, lors même que leurs armées étoient auſſi nombreuſes que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le Héros de cette Monarchie.

La Monarchie de Cyrus a été conquiſe avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perſe ; & les Scythes, le plus miſérable de tous les Peuples, ont réſiſté aux plus puiſſans Monarques de l'Univers. Deux fameuſes Républiques ſe diſputé-

rent l'Empire du Monde ; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien, & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre.

L'Empire Romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'Univers fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable Maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin, toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harang. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des Citoyens.

L'Auteur confond par-tout la barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu ; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont desolé toute l'Europe qui ne leur disoit mot ? On voudroit nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs & par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés ; mais toutes les histoires attestent que c'étoient des brigands, des scélérats, qui se faisoient un jeu, une gloire du crime, pour lesquels il n'y avoit rien de sacré, & qui ont profité des divisions, des revoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écrasé ces misérables.

Dequoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De sa-

Est-ce qu'il n'est pas possible d'être honnête homme sous un habit galonné? Et faudra-t-il en porter un

voir lequel importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faſte ne s'aſſocie guères dans les mêmes ames avec celui de l'honnête.

de toile pour obtenir cette qualité? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & ſuivi d'un Domeſtique en auſſi bon équipage, tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'eſpéce la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les eſpéces; mais quand vous y trouverez ſeul à ſeul un ruſtre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fuſil, & ſortant des brouſſailles où il ſembloit cacher ſa miſere; alors ne craignez rien; cette pauvreté évidente vous eſt un ſigne aſſuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'eſt pas poſſible que des Eſprits dégradés par une multitude de ſoins futiles s'élévent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Sont-ce les Savans qui s'occupent de *ſoins futiles*? Sont-ce les gens occupés aux Arts? Non certes, ce ſont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre ſon Auteur.

Tout Artiſte veut être applaudi. Les éloges de ſes contemporains ſont la partie la plus précieuſe de ſa récompenſe. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple & dans des temps où

Je connois une infinité de gens qui ſont paſſionnés pour les deſſeins baroques, pour la difficultueuſe muſique Italienne qui eſt du même genre; pour les ouvrages connus ſous le nom de gentilleſſes, & qui ſont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs

*les Savans devenus à la mode ont mis une jeuneſſe frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont ſacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté * ; où l'un des ſéxes n'oſant approuver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chefs-d'œuvres de Poëſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés ? Ce qu'il fera, Meſſieurs ? Il rabaiſſera ſon génie au niveau de ſon ſiécle, & aimera mieux compoſer des ouvrages*

mœurs ne ſe reſſentent point du tout de leur mauvais goût ; il me ſemble même que je ne vois aucune liaiſon entre le goût & les mœurs, parce que les objets en ſont tout différens.

Le goût ſe corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penſer & d'écrire, de peindre de chanter, &c. & le ſiécle précédent l'ayant, pour ainſi dire, épuiſée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter ; & par la fureur de ſe diſtinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

L'eſprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur de la nature, on perd l'heureux langage,
Pour l'abſurde talent d'un triſte perſifflage. GRESSET.

Dans un genre plus ſérieux, les génies tranſcendans du ſiécle paſſé

* *Je ſuis bien éloigné de penſer que cet aſcendant des femmes ſoit un mal en ſoi. C'eſt un préſent que leur a fait la nature pour le bonheur du Genre-humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne ſent point aſſez quels avantages naîtroient dans la ſociété d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du Genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes ſeront toujours ce qu'il plaira aux femmes : ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce ſujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux developpées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître & de défendre une ſi grande cauſe.*

L'Auteur ſe contredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes ; il veut qu'on les faſſe ſortir de l'ignorance. Il a raiſon, ſans doute ; mais c'eſt contre ſes principes, ſelon leſquels, inſtruire quelqu'un, & le rendre plus méchant, ſont des expreſſions ſynonymes.

communs qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-temps après ſa mort. Dites-nous, célébre Aroüet, combien vous avez ſacrifié de beautés mâles & fortes à notre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galanterie ſi fertile en petites choſes vous en a coûté de grandes ?

C'eſt ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraîne à ſon tour la corruption du goût.

ayant enfanté, & exécuté le ſublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Peripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les eſpéces; on a paſſé un demi ſiécle à établir la connoiſſance des effets phyſiques ſur les propriétés connues & évidentes de la matiere, ſur leurs cauſes méchaniques; omment ſe diſtinguer par du nouveau après l'établiſſement de principes auſſi ſolides, auſſi univerſels? Il faut dire qu'ils ſont trop ſimples & abſolument inſuffiſans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & auſſi méchaniques que leurs principes; & que notre ſiécle ſpirituel voit, ou au moins ſoupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poſer pour baſe de la Phyſique, en attendant qu'on les conçoive: propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque choſe d'un peu au-deſſus de la matiere, qu'on n'oſe dire tout haut, & qui, dans le vrai, abbaiſſent le Phyſicien beaucoup au-deſſous de cette qualité. Enfin, nos Ayeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous ſommes ſinguliers & baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne reſſembler à aucun des deux.

Mais la Morale n'a aucune part à ce déſordre; on ſe fait un plaiſir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des

grands hommes de tous les siécles ; plus il s'en sera écoulé, plus nous en aurons d'exemples, & tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les Sciences & les beaux Arts seront en vigueur, les siécles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

Que si par hazard entre les hommes extraordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuse de se prêter au génie de son siécle & de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais & non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre ; le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos Temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias ; toi dont les Anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie ; inimitable Pigal, ta main se resoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la memoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeller l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un

C'est un joli conte de Fée que ce siécle d'Or, & ce mélange des Dieux & des hommes, mais il n'y a plus guère que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que solides

beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bien-tôt devenus méchans, ils ſe laſſerent de ces incommodes ſpectateurs & les réleguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chaſſerent enfin pour s'y établir eux-mêmes,

qui s'en amuſent. Voyez ci-devant pp. 12. 17. 26. 27. 35. 36. 37. 38.

Ou du moins les Temples des Dieux ne ſe diſtinguerent plus des maiſons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais pouſſés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des Palais des Grands ſur des colonnes de marbres, & gravés ſur des chapiteaux Corinthiens.

Les Anciens n'avoient garde de penſer que la culture des Sciences & des Arts, dépravât les mœurs; que le talent de bâtir des Villes, d'éléver des Temples & des Palais, mit le comble aux vices; quand ils nous ont repréſenté Amphion conſtruiſant les murs de Thébes par les ſeuls accords de ſa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des Temples aux immortels, & des Palais à la majeſté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités de la vie ſe multiplient, que les Arts ſe perfectionnent & que le luxe s'étend; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ou-

Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'eſt autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'eſt ce qu'on a refuté amplement

vrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet.

dans les pages 31. 32. 33. 34. & 41.

Quand les Gots ravagerent la Gréce, toutes les Bibliothéques ne furent ſauvées du feu que par cette opinion ſemée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laiſſer aux ennemis des meubles ſi propres à les détourner de l'exercice militaire, à les amuſer à des occupations oiſives & ſédentaires. Charles VIII. ſe vit maître de la Toſcane & du Royaume de Naples ſans avoir preſque tiré l'epée ; & toute ſa Cour attribua cette facilité ineſpérée à ce que les Princes & la Nobleſſe d'Italie s'amuſoient plus à ſe rendre ingénieux & ſavans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de ſens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui ſont ſemblables, l'étude des Sciences eſt bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

C'eſt-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même temps plus humains & plus vertueux.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à meſure qu'ils avoient commencé à ſe connoître en Tableaux, en Gravures, en vaſes d'Orphévrerie, & à cultiver les beaux arts ; & comme ſi cette contrée fameuſe étoit deſtinée à ſervir ſans ceſſe d'exemple aux autres peuples,

L'Auteur remet ici ſur le tapis, préciſément les mêmes preuves rapportées à la premiere partie. Nous renvoyons donc le Lecteur à la refutation que nous y avons placée. Nous y ajoûterons ſeulement que les Génois ont bien fait voir dans la derniere guerre que la valeur n'étoit pas ſi éteinte en Italie que ſe l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occaſions & de grands Capitaines

l'élévation des Médicis & le rétabliſſement des Lettres ont fait tomber derechef & peut-être pour toujours cette réputation guerriere que l'Italie ſembloit avoir recouvrée il y a quelques ſiécles.

pour faire voir à toute l'Europe qu'ils ſont toujours capables des plus grandes choſes.

Les anciennes Républiques de la Gréce avec cette ſageſſe qui brilloit dans la plûpart de leurs inſtitutions, avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & ſédentaires qui en affaiſſant & corrompant le corps, énervent ſi tôt la vigueur de l'ame.

C'eſt-à-dire, la férocité.

De quel œil, en effet, penſe-t-on que puiſſent enviſager la faim, la ſoif, les fatigues, les dangers & la mort des hommes que le moindre beſoin accable, & que la moindre peine rebute? Avec quel courage les ſoldats ſupporteront-ils des travaux exceſſifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées ſous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval?

Et quel rapport cette vigueur du corps a-t'elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout enſemble?

Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers ſi ſavamment diſciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils ſupportent

Tout ce que dit là notre Auteur, eſt très-vrai, à un peu d'exagération près qui eſt une licence de l'éloquence comme de la poëſie. Il eſt certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ſes aiſes. On n'y voit plus de courſes de che-

l'excès

l'excès du travail, comment ils réſiſtent à la rigueur des ſaiſons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de ſoleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques ſuperfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées.

vaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume ; & c'eſt-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh! que notre Orateur frappe ſur cet endroit là de notre façon de vivre, je l'appuyerai de mon ſuffrage ; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être auſſi foibles, auſſi vaporeux que des femmes, en ſont plus dépravés, plus vicieux ; c'eſt ce que je ne lui accorderai pas ; & fuſſent-ils femmes tout-à-fait, pourvû que ce ſoit de la bonne eſpèce, qui eſt la plus commune, ſans doute ; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne ſait pas que ce ſexe eſt le dévot & le vertueux par excellence ?

Guerriers intrépides, ſouffrez une fois la vérité qu'il vous eſt ſi rare d'entendre ; vous êtes braves, je le ſais ; vous euſſiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Traſiméne ; Ceſar avec vous eût paſſé le Rubicon & aſſervi ſon pays ; mais ce n'eſt point avec vous que le premier eût traverſé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Par malheur pour notre Orateur cette petite éxagération vient un peu trop près de notre derniere guerre d'Italie, où tout le monde ſait que nos troupes, ſous M. le Prince de Conti, ont traverſé les Alpes, après avoir forcé ſur la cime de ces montagnes un ennemi puiſſant commandé par l'un des plus braves Rois du monde ; & il eſt plus que vraiſemblable que les Alpes, du temps d'Annibal, n'étoient pas plus eſcarpées qu'elles le ſont aujourd'hui.

Les combats ne ſont pas toujours le ſuccès de la guerre, & il eſt pour les Généraux un art ſupérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laiſſe pas d'être un très-mauvais officier: dans le ſoldat même, un peu plus de force & de vigueur ſeroit peut-être plus néceſſaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort; & qu'importe à l'Etat que ſes troupes périſſent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi.

Oh! l'Auteur a raiſon; nous ne ſommes pas aſſez robuſtes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les eſpéces, qu'on renouvelle les courſes de chevaux, les courſes à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalêtre, de l'arquebuſe, du fuſil; qu'on les protége, qu'on les ordonne, qu'on y attache des priviléges, des récompenſes. Qu'on ajoûte à cela des loix pour la ſobriété; nous aurons des Citoyens, des Soldats auſſi robuſtes que courageux; & ſi l'on continue, avec ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choſes fort compatibles, nous aurons des Officiers capables de commander à de bons ſoldats; deux parties eſſentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences eſt nuiſible aux qualités guerrieres, elle l'eſt encore plus aux qualités morales. C'eſt dès nos premieres années qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immenſes, où

Fort bien. J'applaudis à la cenſure de l'Orateur contre la plûpart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale & annexée aux Sciences. *La culture des Sciences eſt nuiſible aux qualités morales?* Quelle abſurdité! J'ai démontré dans pluſieurs notes ci-devant pla-

*l'on éleve à grands frais la jeuneſſe pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne ſont en uſage nulle part : ils ſauront compoſer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre : ſans ſavoir deméler l'erreur de la vérité, ils poſſéderont l'art de les rendre méconnoiſſables aux autres par des argumens ſpécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne ſauront ce que c'eſt ; ce doux nom de Patrie ne frapera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu, ce ſera moins pour le craindre que pour en a voir peur *. J'aimerois autant, diſoit un Sage, que mon Ecolier eût paſſé le temps dans un Jeu de Paume ; au moins le corps en ſeroit plus diſpos.*

cées, ſur-tout pp. 2. 7. 11. 16. 18. Que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences ; malheur aux Directeurs de l'éducation de la jeuneſſe qui perdent de vuë cet objet ; je crois que ce déſordre eſt très-rare : mais fût-il encore plus commun, ce n'eſt pas la faute des Sciences, mais celle des perſonnes deſtinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment ſans doute des choſes ; ces choſes doivent être des Sciences ſolides. & avant tout, celle de la morale : c'eſt ce qu'on a grand ſoin de faire dans tous les colléges, dans toutes les penſions, & ce qu'on a fait dans tous le ſiécles policés. . . . . .

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ ;
Scilicet ut poſſem curvo dignoſcere rectum,
Atque inter ſylvas Academi quærere verum. Hor. Epit. 2. L. I.

Je ſais qu'il faut occuper les enfans, & que

L'Auteur a raiſon, & c'eſt ce que font auſſi les Maîtres, & ſur-

* Penſ. Philoſoph.

loisivété est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes; & non ce qu'ils doivent oublier.*

tout les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siécle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être; s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la molesse; certes c'est la passion qui y regne pour les jeux sedentaires; passion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui font heu-

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de trés-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maîtres de science, seulement des Maîtres de vaillance, prudence, & justice.*

L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la religion & de la Morale; car voilà ce qu'on enseignoit aux enfans des Rois de Perse, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des paysans mêmes.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession Royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la premiere autorité prés du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorziéme, ils le dépossoient entre les mains de quatre; le plus sage, le plus juste, & le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion, le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajoûterai-je, à le rendre bon; aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere Leçon: C'est, dit-il, qu'en notre école, un grand garçon ayant un petit saye le donna à l'un de ses compagnons de plus

Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette histoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui se font entr'eux de plus

reuſement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaiſance pour ce ſexe enchanteur ; paſſion, qui eſt fille de l'oiſiveté & de l'avarice, & aſſez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de ſens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Hiſtoire, de la Morale & de la Nature, qu'on ſe fait là un honneur d'ignorer. Des eſprits ſi mal nourris n'ont rien à ſe dire, que, *baſte*, *ponte*, *manille*, *comette*, &c. Les converſations en cercle ſi en uſage, ſi eſtimées chez nos peres & ſi propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes perſonnes, ſont dans ces jolies aſſemblées, ou muettes, ou employées à faire des refléxions ſur tous les colifichets qui décorent ces Dames, ſur toutes les babioles rares que poſſédent ces Meſſieurs, à compter de jolies avantures, ou inventées, ou au moins bien brodées ſur le compte de ſon prochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertiſſans ;
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche ;
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche,
Des oiſifs de métier, & qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux.

Le Joueur de Regnard.

On ſacrifie à ce plaiſir perfide les ſpectacles les mieux or-

petites injuſtices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'aviſe pas d'en faire une hiſtoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre auſſi relevé que celui de Xenophon.

petite taille, & lui ôta ſon ſaye qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état, & que l'un & l'autre ſembloit être mieux accommodé en ce point.

Surquoi il me remontra que j'avois mal fait : car je m'étois arrêté à conſidérer la bienſéance ; & il falloit premierement avoir pourvû à la juſtice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriſte de τύπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue, in genere demonſtrativo, avant qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là.

donnés, les plus châtiés, & les plus propres à inſpirer des mœurs & du goût ; on y ſacrifie même quelquefois ſes devoirs & ſa fortune. Et quelle eſt l'origine de ce reſte de poiſon que les loix trop peu ſeveres ſouffrent encore dans la ſociété ? Les exercices du corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

Nos jardins ſont ornés de ſtatuës, & nos Galeries de tableaux. Que penſeriez-vous que repréſentent ces chefs-d'œuvres de l'art expoſés à l'admiration publique ? Les défenſeurs de la patrie ? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non. Ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne Mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfans ; ſans doute afin qu'ils ayent ſous leurs yeux des modéles de mauvaiſes actions, avant même que de ſavoir lire.

Tout ceci eſt encore exageré. Les grands hommes de la Gréce & de Rome, leurs actions vertueuſes, telles que la piété d'Enée, la chaſteté de Lucrece, ſont partie des ornemens de nos jardins & de nos galleries, auſſi bien que les Métamorphoſes d'Ovide ; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce ſont pour l'ordinaire ces ſujets qu'on choiſit pour expoſer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galleries ne ſont pas faites pour les enfans. Leurs galleries ordinaires ſont les figures de la Bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naiſſent tous ces abus, ſi ce n'eſt de l'inégalité funeſte introduite entre les hommes par la diſtinction des talens & par l'aviliſſement des ver-

Ce texte eſt une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'eſt pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, ſi l'objet en eſt frivole. On n'eſtimeroit point, par exemple,

tus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; ni d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit.

ce Discours, quelque séduisant qu'il soit, si l'on ne sentoit que le véritable but de l'Auteur est, non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuser, & d'être encore plus vertueux que savans.

Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a un prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions.

La proposition n'est pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de recompenses, beaucoup de Croix de Chevaliers, de pensions, de titres de noblesses, &c. pour les belles actions ; malgré ce la je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore assez, & qu'il devroit y avoir réellement des prix de Morale pratique, comme il y a des prix de Physique, d'Eloquence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siécle, que la vertu est plus commune que les talens ; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je sai, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dise, cependant, si la gloire attachée au meilleur des Discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au

L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on careſſe un peu trop en France les talens agréables ; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y sera souvent plus fêtée qu'un

mérite d'en avoir fondé le prix.

Le ſage ne court point après la fortune ; mais il n'eſt pas inſenſible à la gloire ; & quand il la voit ſi mal diſtribuée, ſa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuſe à la ſociété, tombe en langueur, & s'éteint dans la miſere & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables ſur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des Sciences & des Arts.

Phyſicien de l'Academie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre eſpece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuiſibles même à la ſociété. Je veux parler de cette partie du beau monde, oiſive, inapliquée, ignorante, dont le mérite conſiſte dans la ſcience de la bonne grace, *des airs, des manieres & des façons* ; qui ſe croiroit dèshonorée d'approfondir quelque Science utile, ſérieuſe, qui fait conſiſter l'eſprit *à voltiger ſur les matieres, dont elle ne prend que la fleur* ; qui met toute ſon étude à jouer le rôle *d'homme aimable, vif, leger, enjoué, amuſant, les délices de la ſociété, un beau parleur, un railleur agréable*, &c. * & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon Citoyen, d'ami eſſentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voiſins, on pourroit dire avec M. Greſſet . . . .

Que nos arts, nos plaiſirs, nos eſprits ſont pitié,
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facetie,
Et qu'à force d'eſprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon ſens.

Le Méchant, Comédie de M. Greſſet.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, & qui ne ſont

* *Le François à Londres.*

tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, ſont beaucoup plus rares en France, que ne le croyent les Nations rivales de la nôtre ; & qu'en général ils y ſont peu eſtimés. . . . . .

Sans ami, ſans repos, ſuſpect & dangéreux
L'homme frivole & vague eſt déja malheureux.

Dit le même M. Greſſet. Enfin toute l'Europe rend cette juſtice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenſes éclatantes les talens utiles, néceſſaires. La remarque précédente le prouve déja ; mais quoi de plus propre à convaincre là-deſſus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus ſur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris, ces Ecoles publiques, ces démonſtrations d'Anatomie & de Chirurgie fondées dans les principales villes de France ? Ces titres de Nobleſſe donnés à des perſonnes diſtinguées dans l'art de guérir ? Eſt-il quelque pays dans l'Univers dont le ſouverain marque plus d'attention à récompenſer & encourager les hommes utiles & vertueux ?

Nous avons des Phyſiciens, des Géometres, des Chymiſtes, des Aſtronomes, des Poëtes, des Muſiciens, des Peintres ; nous n'avons plus de Citoyens ;

Il y a là un peu de mauvaiſe humeur. Peut-il y avoir de meilleurs Citoyens que des hommes qui paſſent leur vie, & altérent même quelquefois leur ſanté à des recherches utiles à la ſociété, tels que ſont les Phyſiciens, les Géometres, les Aſtronomes ? Les Poëtes & les Peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ſes Héros ; & expoſent les préceptes de la Morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter . . .

Bientôt reſſuſcitant les Héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.

Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille Ecrits fameux la ſageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs. *Boil.*

Le Muſicien nous délaſſe de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & ſouvent il célébre ou les grandeurs de l'Etre ſuprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà ſon véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Tel eſt l'état où ſont réduits, tels ſont les ſentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Il eſt ſans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne: mais il eſt pourtant vrai de dire que c'eſt-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux-témoin, le ruſé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos priſons en contiennent des preuves ſans replique.

Je l'avoue, cependant; le mal n'eſt pas auſſi grand qu'il auroit pû le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de divers plantes nuiſibles des ſimples ſalutaires, & dans la ſubſtance de pluſieurs animaux malfaiſans le remède à leurs bleſſures, a enſeigné aux Souverains qui ſont

La politique de ces Souverains ſeroit bien mauvaiſe, ſi la thèſe de notre Auteur étoit bonne, d'aller choiſir des Savans pour former une ſociété deſtinée à remédier aux déréglemens des mœurs cauſés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des ruſtres, des payſans, qu'il falloit compoſer ces Académies.

ſes miniſtres à imiter ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple que du ſein même des Sciences & des Arts, ſources de mille déréglemens, ce grand Monarque dont la gloire ne ſera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces ſociétés célébres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoiſſances humaines, & du dépôt ſacré des mœurs,

Par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Les Académies ont cela de commun avec tous les corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu beſoin de ces précautions; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable eſprit marche avec la bonté.

M. Greſſet, ibid.

Ces ſages inſtructions affermies par ſon auguſte ſucceſſeur, & imitées par tous les Rois de l'Europe, ſerviront du moins de frein aux gens de Lettres, qui tous aſpirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront ſur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irreprochables. Celles de ces compagnies, qui pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire

Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remercimens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me ſemble que s'il raiſonnoit conſéquemment à ſes principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des Arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'eſpoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces ſources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Acadé-

feront un choix de ſujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet amour régne parmi elles, & donneront aux Peuples ce plaiſir ſi rare & ſi doux de voir des ſociétés ſavantes ſe dévouer à verſer ſur le Genre-humain, non-ſeulement des lumieres agréables, mais auſſi des inſtructions ſalutaires.

mies. En indiquant à ces ſociétés les objets de Morale dont ils doivent faire le ſujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'eſt-là un des principaux objets des Lettres ; qu'ainſi il ne s'eſt déchaîné juſqu'ici que contre des abus qui ſont étrangers à la véritable deſtination, & à l'uſage ordinaire des Belles-Lettres.

Qu'on ne m'oppoſe donc point une objection qui n'eſt pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de ſoins ne montrent que trop la néceſſité de les prendre, & l'on ne cherche point des remédes à des maux qui n'exiſtent pas.

Ceci eſt un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui exiſtent ſont l'ignorance & les paſſions déréglées, avec leſquelles les hommes naiſſent. Les remédes employés ſont les inſtructions, les Ecoles, les Académies.

Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur inſuffiſance le caractere des remédes ordinaires ? Tant d'établiſſemens faits à l'avantage des ſavans n'en ſont que plus capables d'en impoſer ſur les objets des ſciences & de tourner les eſprits à leur culture.

Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ſes principes.

Il ſemble, aux précautions qu'on prend,

Il eſt un peu rare de voir les payſans paſſer dans nos Académies.

qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de Philoſophes.

Il eſt plus commun de les voir quitter la charuë pour venir être Laquais dans les villes, & y augmenter le nombre des ignorans inutiles, & des eſclaves du luxe.

Je ne veux point hazarder ici une comparaiſon de l'agriculture & de la philoſophie : on ne la ſupporteroit pas.

On la ſupporteroit à merveille, mais elle ne ſeroit pas favorable à l'Auteur. L'Agriculture n'eſt pas plus néceſſaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philoſophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

Je demanderai ſeulement, qu'eſt-ce que la Philoſophie ? Que contiennent les écrits des Philoſophes les plus connus ? Quelles ſont les Leçons de ces amis de la ſageſſe ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de ſon côté ſur une place publique ; Venez à moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe point ? L'un prétend qu'il n'y a point de corps & que tout eſt en repréſentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que la matiére, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chiméres. Celui-là, que les hommes ſont des loups & peuvent ſe dévorer en ſureté de conſcience. O grands Philoſophes ! que ne reſervez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces Leçons profitables, vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs.

Notre Auteur appelle ici de *grands Philoſophes*, ce que tout le monde appelle des monſtres. Si ſa thèſe a beſoin d'une pareille reſſource, je ne puis que plaindre celui qui la ſoutient.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité reſervée après leur trépas.

Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrenée.

Voilà les ſages maximes que nous avons reçues d'eux & que nous tranſmettons d'âge en âge à nos deſcendans.

J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il penſe ce qu'il dit ici.

Le Paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie, ſous le régne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain.

On n'avoit pas non plus éterniſé ſa ſageſſe ; & comme les bonnes choſes que perpetue l'Imprimerie ſurpaſſent infiniment les mauvaiſes, il eſt hors de tout doute que cette invention eſt une des plus belles & des plus utiles que l'eſprit humain ait jamais enfantées.

*Mais, grace aux caractéres Typographiques * & à l'uſage que nous en faiſons, les dangéreuſes réveries des Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais.*

Et leurs réfutations auſſi, leſquelles ſont auſſi ſolides & auſſi édifiantes que les monſtrueuſes erreurs de ces Ecrivains ſont folles & dignes du nom de *réveries*.

* *A conſidérer les déſordres affreux que l'Imprimerie a déja cauſés en Europe, à juger de l'avenir par le progrés que le mal*

Le parti qu'ont pris les Turcs eſt digne des Sectateurs de Mahomet & de ſon Alcoran. Une religion auſſi ridicule

Allez, écrits célébres dont l'ignorance & la ruſticité de nos Péres n'auroient point été capables ; accompagnez chez nos deſcendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre ſiécle,

On a vu ci-devant que les ſiécles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il eſt vrai qu'ils n'en diſent rien à la poſtérité ; mais la pratique preſque générale des vices paſſoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & univerſel des paſſions déréglées, des ſiécles barbares, avec quelques Poëtes libertins, que laiſſe encore échapper notre ſiécle.

Et portez enſemble aux ſiécles à venir une hiſtoire fidelle du progrès & des avantages de nos Sciences & de nos Arts. S'ils vous liſent, vous

Que le Dieu tout-puiſſant ôte les lumieres & les talens à ceux qui en abuſent, qu'il anéantiſſe les *Arts funeſtes* à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais uſage des richeſſes,

fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aiſément que les Souverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoin pour bannir cet Art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit conſenti d'établir une Imprimerie à Conſtantinople. Mais à peine la preſſe fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jetter les inſtrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, conſulté ſur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les livres de cette Bibliotheque contiennent des choſes oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais & il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils ſont ſuperflus. Nos Savans ont cité ce raiſonnement comme le comble de l'abſurdité. Cependant, ſuppoſez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la Bibliotheque auroit encore été brûlée, & ce ſeroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illuſtre Pontife.

ne peut, ſans doute, ſe ſoutenir que par l'ignorance. Le ſavoir eſt le triomphe de la vraie Religion. Origêne l'a bien fait voir aux Payens ; & les Arnauld, les Boſſuet aux hérétiques. L'Evangile eſt le premier de tous les livres, ſans doute ; mais ce n'eſt pas le ſeul néceſſaire, & Gregoire le Grand auroit perdu ſon nom, s'il eût été capable d'une pareille ſottiſe.

ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui : & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur ; » *Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les Esprits, délivre-*» *nous des Lumiéres & des funestes Arts de nos Péres, &* » *rends-nous l'ignorance, l'innocence & la pauvreté, les* » *seuls biens qui puissent faire notre bonheur & qui soient* » *précieux devant toi.*

mais qu'il répande abondamment les lumieres, les talens & les richesses sur ceux qui sçavent les employer utilement. Voilà la priére d'un bon Citoyen, & d'un homme raisonnable.

Mais si le progrès des Sciences & des Arts n'a rien ajoûté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ?

Comme la majeure de cet argument est fausse, ces Auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, & de l'Auteur même du Discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penserons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiscretement brisé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher ;

Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, selon l'Auteur, on va corrompre ses mœurs & son goût ; je me serois attendu à toute autre expression ; & en ce cas-là qu'est-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher ?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, sont ceux qui sont les plus

plus capables de porter fort loin cette corruption; ceux qui ſont les plus capables de ſe diſtinguer dans ce prétendu Sanctuaire ; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de ſagacité, plus de génie ; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reſte de la ſociété, ſelon les principes de l'Auteur : à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux Sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette derniere conjecture eſt très-vraiſemblable.

Tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriére des Lettres, euſſent été rebutés dès l'entrée, & ſe fuſſent jettés dans les Arts utiles à la ſociété. Tel qui ſera toute ſa vie un mauvais verſificateur, un Géométre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deſtinoit à faire des diſciples.

Oh ! ma conjecture devient ici plus que vraiſemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des Sciences ; il n'y veut admettre que ceux qui y ſont réellement propres, & il a raiſon au fond ; cet abus dans les vocations eſt réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1°. le Citoyen de Geneve ne raiſonne pas conſéquemment à ſa thèſe ; car puiſque les Sciences ſont pernicieuſes aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront ſeront ſpirituels, ſubtils, plus ils ſeront méchans & à craindre ; & dans ce cas, pour le bien de la ſociété, les ſtupides ſeuls doivent être deſtinés aux Sciences. 2°. Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts auſſi bien que les Sciences dans ſon anathême, & que ce fabricateur d'étoffe eſt un miniſtre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes? *L'homme de bien eſt un Athlete qui ſe plaît à combattre à nud.* Nous en reſſemblerons mieux à la vertu dans cette ſimplicité ;

& pourquoi tout le reſte du corps ne ſupporteroit-il pas les injures des ſaiſons, auſſi bien que le viſage & les mains ? Ce ſeroit le moyen d'avoir des *guerriers capables de ſupporter l'excès du travail* & de réſiſter à la *rigueur des ſaiſons & aux intempéries de l'air*. p. 48.

Les Verulams, les Deſcartes & les Newtons, ces Précepteurs du Genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, & quels guides les euſſent conduits juſqu'où leur vaſte génie les a portés? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrecir leur entendement en le reſſerrant dans l'étroite capacité du leur : C'eſt par les premiers obſtacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils ſe ſont exercés à franchir l'eſpace immenſe qu'ils ont parcouru.

Premierement, il n'eſt point vrai que les Verulams, les Deſcartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres ; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on ſavoit de leur temps. En ſecond lieu, de ce que des génies tranſcendans, tels que ceux-ci, & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & ſans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne feront pas tranſcendans comme ces premiers ; mais ce qui eſt poſſible à des génies de cette trempe, ne l'eſt pas pour tout autre ; & ſi les Sciences ſont bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la ſociété de lui avoir communiqué leurs lumieres, & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences ſont pernicieuſes, ces hommes ne ſont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce ſont des monſtres qu'il falloit étouffer dès les premiers *efforts* qu'ils ont faits pour *franchir l'eſpace immenſe qu'ils ont parcouru*. Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'ex-

travagance & à la barbarie, & l'Auteur a raiſon de regarder ces hommes divins comme les dignes *Précepteurs du genre-humain*. On eſt charmé de voir que la verité perce ici, comme à l'inſçû de l'Orateur ; il eſt fâcheux ſeulement qu'elle ne ſoit point d'accord avec le reſte du Diſcours.

S'il faut permettre à quelques hommes de ſe livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'eſt qu'à ceux qui ſe ſentiront la force de marcher ſeuls ſur leurs traces, & de les devancer : C'eſt à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'eſprit humain.

Les Sciences & les Arts ſont donc des monumens élevés à la gloire de l'eſprit humain ; l'Auteur ne penſe donc plus qu'ils ſont la ſource de la dépravation de nos mœurs ; car aſſurément ils mériteroient, dans ce cas, d être regardés comme les monumens de ſa honte, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout oppoſé que parce qu'ils ſont les ſources de la lumiere & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai Citoyen.

Mais ſi l'on veut que rien ne ſoit au-deſſus de leur génie, il faut que rien ne ſoit au-deſſus de leurs eſpérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont beſoin.

Voilà, ce me ſemble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies deſtinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame ſe proportionne inſenſiblement aux objets qui l'occupent, & ce ſont les grandes occaſions qui font les

L'éloquence, ſelon l'Auteur, p. 51, tire ſon origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du menſonge. La Phyſique

grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Conſul de Rome, & le plus grand, peut-être, des Philoſophes, Chancelier d'Angleterre.

d'une vaine curioſité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles ſources pour des Conſuls & des Chanceliers actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur ; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaiſes mains, ou les principes de l'Orateur ſont bien étranges.

Croit-on que ſi l'un n'eût occupé qu'une Chaire dans quelque Univerſité, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique penſion d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne ſe ſentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs Conſeils les gens les plus capables de les bien conſeiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer :

Toute cette page eſt de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle eſt malheureuſement une contradiction perpétuelle du reſte de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les Savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aſyles. Qu'ils y obtiennent la ſeule recompenſe digne d'eux ; celle de

Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premieres remarques. Les lumieres & la ſageſſe vont donc enſemble ; les Savans poſſedent l'un & l'autre, puiſqu'il n'eſt plus queſtion que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & faſſent de grandes choſes. Donc la ſcience ne dégrade pas les mœurs

contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe. C'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation & travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté ; les lumieres & la ſageſſe ſeules d'un autre ; les Savans penſeront rarement de grandes choſes, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

& le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'eſt pas juſte, ni ſon Diſcours ſolide.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de ſi grands talens & qu'il ne deſtine pas à tant de gloire, reſtons dans notre obſcurité. Ne courons point après une réputation qui nous échaperoit, & qui dans l'état préſent des choſes ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, ſi nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laiſſons à d'autres le ſoin d'inſtruire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres ; nous n'avons pas beſoin d'en ſavoir davantage.

Les ſoins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoûte les ſtratagêmes qu'il faut mettre en uſage pour inculquer aux hommes les principes de la Morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette Morale, de cette éducation ſoit ſi épineuſe; mais c'eſt que la pratique en eſt des plus pénibles, & qu'on échoue encore ſouvent ſur certains caracteres, avec tout l'art que ce ſiécle éclairé a imaginé pour y réuſſir.

O vertu ! Science ſublime des ames ſimples, faut-il

donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ?

Tes Principes ne ſont-ils pas gravés dans tous les cœurs, & ne ſuffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en ſoi-même & d'écouter la voix de ſa conſcience dans le ſilence des paſſions ?

La ſuppoſition du ſilence des paſſions eſt charmante ; mais qui leur impoſera ſilence à ces paſſions? ſi non des lumieres bien vives ſur leur perverſité, ſur leurs ſuites funeſtes, ſur les moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle ; enfin en devenant Philoſophes & ſavans.

Voilà la véritable Philoſophie, ſachons nous en contenter ; & ſans envier la gloire de ces hommes célébres qui s'immortaliſent dans la République des Lettres, tâchons de mettre entre eux & nous cette diſtinction glorieuſe qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples ; que l'un ſavoit bien dire, & l'autre, bien faire.

Pourquoi ſeroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois? Bien faire & bien penſer ſont inſéparables, & il n'eſt pas difficile de bien dire à qui penſe bien; mais comme on n'agit pas ſans penſer, ſans refléchir, l'art de bien penſer doit préceder celui de bien faire. Celui qui aſpire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du ſuccès, avoir *les lumieres & la ſageſſe* de ſon côté, ce que la culture des Sciences, de la Philoſophie peut ſeule lui donner. » Si vous » voulez, dit Ciceron, vous former des regles d'une vertu » ſolide ; c'eſt de l'étude de la Philoſophie que vous devez » les attendre, ou il n'y a point d'art capable de vous les » procurer. Or ce ſeroit une erreur capitale, & un manque de » réflexion, de dire qu'il n'y a point d'art pour acquérir les » talens les plus ſublimes, les plus eſſentiels, pendant

» qu'il y en a pour les plus ſubalternes. Si donc il y a quelque
» ſcience qui enſeigne la vertu, où la chercherez-vous, ſinon
» dans la Philoſophie ?

Sive ratio conſtantiæ, virtutiſque ducitur : aut hæc ars eſt (Philoſophia) aut nulla omninò, per quam eas aſſequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem eſſe, cùm minimarum ſine arte nulla ſit ; hominum eſt parùm conſideratè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si quidem eſt aliqua diſciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc diſcendi genere diſceſſeris. Cicero de Offic. l. II. p. 10. de l'Edit. de Glaſgow.

FIN.

ADDITION
A LA
REFUTATION PRECEDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rouſſeau replique à une réponſe faite à ſon Diſcours par la voie du Mercure. Cette réponſe a pluſieurs chefs communs avec nos Remarques, & par conſéquent la replique nous intéreſſe. Notre Refutation du Diſcours en deviendra complette, en y joignant celle de cette replique que je vous envoie, & j'eſpere qu'elle arrivera encore aſſez à temps pour être placée à la ſuite de nos Remarques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Vous avez trouvé ſingulier qu'on ait mis en queſtion ... Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs ... *L'Académie Françoiſe confirme authentiquement votre opinion, Monſieur, en propoſant pour le ſujet du prix d'éloquence de l'année 1752, cette verité à établir* ... L'amour des Belles-Lettres inſpire l'amour de la vertu ... *C'eſt le droit & le*

devoir des Cours ſouveraines, Monſieur, de redreſſer les déciſions hazardées par les autres Juriſdictions. M. Rouſſeau a ſenti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la premiere Académie du monde, en fait de Belles-Lettres; il a tâché de l'affoiblir, en diſant que cette ſage Compagnie a doublé dans cette occaſion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les ſujets les plus difficiles . . . *Mais cette circonſtance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal ſuprême porte contre la thèſe du Citoyen de Geneve ; elle peut ſeulement faire penſer que ce ſujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conſéquent de temps ; ce qui eſt vrai. D'ailleurs,* cette ſage Compagnie *ſuit l'uſage de toutes les Académies, quand elle propoſe en 1761 le ſujet des prix qu'elle doit donner en 1762. Il en eſt même pluſieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme & la diſtribution du prix.*

REFUTATION
DES
OBSERVATIONS
DE MONSIEUR
JEAN-JACQUES ROUSSEAU
DE GENEVE,

Sur une Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours dans le Mercure de Septembre 1751. p. 63.

NOus ſommes d'accord avec l'illuſtre Auteur de la Réfutation inſerée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui....

1°. Que M. Rouſſeau, ſavant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraſte ſingulier avec le Citoyen de Geneve, l'Orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une ſource conſtante de la corruption des mœurs.

2°. Comme le reſpectable Anonyme, nous avons penſé que le Diſcours couronné par l'Académie de Dijon eſt un tiſſu de contradictions qui décélent, mal-

gré ſon Auteur, la verité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3°. Comme le Prince Philoſophe, auſſi puiſſant à protéger les Lettres qu'à défendre leur cauſe ; * nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs uſages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rouſſeau répond ; qu'il a étudié les Belles-Lettres, ſans les connoître ; que dès-qu'il s'eſt *apperçu du trouble qu'elles jettoient dans ſon ame, il les a abandonnées.*

Comment cet Auteur ne ſent-il point qu'on va lui repliquer que ce n'eſt point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y eſt parvenu, que c'eſt même les cultiver plus que jamais que de ſe produire ſur le théatre des Académies pour y diſputer, y remporter les prix qu'elles propoſent. Le perſonnage que joue M. Rouſ-

* Voici comme l'Auteur Anonyme de la reponſe au Diſcours du Citoyen de Geneve ſe trouve deſigné dans le Mercure de Septembre p. 62. „ Nous ſommes fâchés qu'il ne nous ſoit pas permis de nommer l'Auteur „ de l'Ouvrage ſuivant. Auſſi capable d'éclairer que de gouverner les „ peuples, & auſſi attentif à leur procurer l'abondance des biens néceſ„ ſaires à la vie, que les lumieres & les connoiſſances qui forment à la „ vertu, il a voulu prendre en main la défenſe des Sciences, dont il „ connoit le prix. Les grands établiſſemens qu'il vient de faire en leur „ faveur étoient déja comme une réponſe ſans réplique au Diſcours du „ Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas tenu de dégrader tous les beaux arts. „ Puiſſent les Princes à venir, ſuivre un pareil exemple, &c.

ſeau dans ſa Replique, n'eſt donc pas plus ſérieux que celui qu'il affecte dans ſon Diſcours.

Je me ſers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres ſe ſervoient *des Sciences mondaines contre les Payens ; ſi quelqu'un*, ajoûte-t'il, *venoit pour me tuer, & que j'euſſe le bonheur de me ſaiſir de ſon arme, me ſeroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en ſervir pour le chaſſer de chez moi ?*

Les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences ſont bonnes, & ce n'eſt point elles que ces défenſeurs de la Religion mépriſoient, blâmoient ; car ils n'auroient ni voulu s'en ſervir, ni pu le faire ſi utilement : mais c'eſt le mauvais uſage qu'en faiſoient ces Philoſophes profanes qu'ils reprenoient avec raiſon.

C'eſt une très-belle action que de déſarmer ſon ennemi, & de le chaſſer avec ſes propres armes : mais M. Rouſſeau n'eſt nullement dans ce cas-là ; il n'a déſarmé perſonne ; les armes dont il ſe ſert ſont bien à lui : il les a acquiſes par ſes travaux, par ſes veilles ; il ſemble par leur choix & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeſte, il s'en ſert pour outrager cette divinité bienfaictrice ; il s'en ſert pour anéantir, autant qu'il eſt en lui, ce qu'il y a de plus reſpectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui penſent ; la Philoſophie, l'étude de la ſageſſe, l'amour & la culture des Sciences & des Arts ; il n'y a donc point de juſteſſe dans

l'application des exemples que M. Rouſſeau cite en ſa faveur, & il eſt toujours ſingulier que l'homme ſavant, éloquent, qui a conſervé toute ſa probité, toutes ſes vertus, à la reconnoiſſance près, en acquerant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraſte ſi néceſſaire entre la cauſe ſoutenue par M. Rouſſeau, & les moyens qu'il employe pour la defendre, qu'en la gagnant même, par ſuppoſition, il la perdroit encore ; car dans cette hypothèſe, & ſelon ſes principes, ſon éloquence, ſon ſavoir, en nous ſubjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par conſéquent demontreroient, contre ſon Auteur même, que tous ces talens ſont de la plus grande utilité.

II.

Que les contradictions ſoient très-fréquentes dans le Diſcours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes Remarques. M. Rouſſeau prétend que ces contradictions ne ſont qu'apparentes ; que s'il loue les Sciences en pluſieurs endroits, il le fait ſincérement & de bon cœur, parce qu'alors il les conſidére en elles-mêmes, il les regarde comme une eſpèce de participation à la *ſuprême intelligence*, & par conſéquent comme excellentes ; tandis que dans tous le reſte de ſon Diſcours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme ; celui-ci

étant trop borné *pour y faire de grands progrès, trop paſſionné pour n'en pas faire un mauvais uſage ;* il doit, pour ſon bien & celui des autres, s'en abſtenir ; elles ne ſont point proportionnées à ſa nature, elles ne ſont point faites pour lui, * (7.*), il doit les éviter toutes comme autant de poiſons.

Comment ! Les Sciences & les Arts ne ſeroient *point faits pour l'homme* ? M. Rouſſeau y a-t'il bien penſé ? Auroit-il déja oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer ſur l'homme même ? Selon lui, (4.) & ſelon le vrai, le rétabliſſement des Sciences & des Arts a fait *ſortir l'homme, en quelque maniere, du néant ;* Il a *diſſipé les ténébres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé*... il l'a *élevé au-deſſus de lui-même ;* il l'a porté *par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes ; & ce qui eſt plus grand & plus difficile*, il l'a fait *rentrer en ſoi-même, pour y étudier l'homme, & connoître ſa nature, ſes devoirs, & ſa fin. L'Europe*, continue notre Orateur, (5) *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui ſi éclairée, vivoient, il y a quelques ſiécles, dans un état pire que l'ignorance.... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun.* Plus loin (88. 89.) Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois à appeller les Savans à leurs conſeils ; il regarde comme compagnes *les lumieres & la ſageſſe*, & les Savans comme propres *à enſeigner* la derniere

* Les chiffres ainſi apoſtillés (7*.) déſignent les pages des Obſervations de M. Rouſſeau en replique à la réponſe inſerée au Mercure de Septembre. Les chiffres ſimples ſont les citations de notre Edition.

aux peuples. Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, ſont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, eſt la vertu.

Eh! pourquoi cette émanation de la ſageſſe ſuprême ne conviendroit-elle pas à l'homme? Pourquoi lui deviendroit-elle nuiſible? Avons-nous un modéle à ſuivre plus grand, plus ſublime que la Divinité? Pouvons-nous nous égarer ſous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la ſcience de la Religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux beſoins & aux commodités de la vie? Trois eſpèces de connoiſſances deſtinées à l'homme par ſon Auteur même. Comment donc oſer dire qu'elles ne ſont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choſes a décidé le contraire? *Il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès*; ce qu'il y en fera, ſera toujours autant d'effacé de ſes imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace ſon Créateur. *Il a trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage.* Plus l'homme a de paſſions, plus la ſcience de la Morale & de la Philoſophie lui eſt néceſſaire pour les dompter; plus il doit auſſi s'amuſer, s'en diſtraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de paſſions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vaſtes entrepriſes, aux actions les plus ſublimes. Donc plus les hommes ont de paſſions, plus il eſt néceſſaire, avantageux pour les autres,

autres, & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de paſſions, plus il eſt expoſé à abuſer de ſes talens, repliquera l'adverſaire.

Plus il aura de ſavoir, moins il en abuſera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le ſavant qui les voit ſi diſtinctement oſe s'y livrer. Monſieur Rouſſeau dans ſes Obſervations convient que les vrais ſavans n'abuſent point des Sciences; puiſque, de ſon aveu, elles ſont ſans danger quand on les poſſéde vraiment, & qu'il n'y a que ceux qui ne les poſſédent pas bien, qui en abuſent, on ne ſauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur; & ce n'eſt pas la culture des Sciences qui eſt à craindre, ſelon M. Rouſſeau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où ſe reduit la défenſe de cet Auteur lorſqu'on l'analyſe, & l'on voit que la diſtinction imaginée pour ſauver les contradictions de ſon Diſcours, eſt frivole, & que ni cette Piece, ni les Obſervations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité ſi généralement reconnue des Sciences & des Arts, tant pour nous procurer nos beſoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le Citoyen de Geneve exclud de la ſociété toutes les

Sciences, tous les Arts, ſans exception; il regarde l'ignorance la plus complette comme le plus grand bien de l'homme, comme le ſeul aſyle de la probité & de la vertu; & en conſéquence il oppoſe à notre ſiécle poli par les Sciences & les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la ſeule nature, au ſeul inſtinct. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut; qu'il admet la Théologie, la Morale, la Science du ſalut enfin; (26*, 27:) mais il n'admet que celles-là, *porrò unum eſt neceſſarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles (58*), comme pernicieux au Genre-humain, non pas en eux-mêmes, (6*), mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on *en abuſe toujours*. Il paroît dans ſon diſcours (53), qu'il met le luxe au nombre de ces abus: ici, c'eſt au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la *premiere ſource du mal eſt l'inégalité* des conditions, la diſtinction *de pauvre & de riche*. (42*)

§. I. Je me garderai bien d'établir ſérieuſement la néceſſité de cette inégalité des conditions, qui eſt le lien le plus fort, le plus eſſentiel de la ſociété. Cette vérité triviale ſaute aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je ſuis ſeulement fâché de voir ici comme dans le Diſcours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rouſſeau, oſe porter au ſanctuaire des Académies, des Paradoxes que Moliere & Deliſle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Miſantrope*

& *d'Arlequin Sauvage*, & comme des travers ou des ſingularités propres à nous faire rire. Revenons au ſérieux que mérite le ſujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monſieur Rouſſeau en faveur de la Théologie, de la Morale, &c. eſt déja une demi-retractation de ſa part; car la Science de la Théologie, celles de la Morale & du Salut, ſont des plus ſublimes, des plus étendues; elles ſont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'aviſera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en ſera parfaitement inſtruit. Les Athanaſes, les Chryſoſtômes, les Auguſtins font encore l'admiration de notre ſiécle par ce ſeul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rouſſeau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la Science de la Morale; car celle-ci eſt l'art de *rentrer en ſoi-même pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin; merveilles qui*, de ſon aveu, *ſe ſont renouvellées avec les Sciences*, (p. 4.) Or cette partie des Arts étant eſſentielle à tous les hommes, il en réſulte que notre Orateur ſera forcé d'avouer que le rétabliſſement des Sciences a procuré à toute la race humaine cette utilité ſi importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-ſéparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la Science du Salut priſe dans ſon ſens le plus étendu, dans ceux qui ſont deſtinés à l'enſeigner aux autres, à la défendre, & telle que la poſſédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modéles pour ceux de notre ſiécle; tout le monde ſait qu'elle

ſuppoſe la connoiſſance des langues ſavantes, celle de la Philoſophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les Sciences humaines, puiſque ce ſont des hommes qu'il eſt queſtion de ſauver & que l'art de leur inculquer les vérités néceſſaires à ce ſublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs ſens & de convaincre leurs raiſons.

Sont-ce des Savans, dit M. Rouſſeau, (30. 31 *) que Jeſus-Chriſt a choiſis pour répandre ſa Doctrine dans l'Univers ? Ne ſont-ce pas des Pêcheurs, des Artiſans, des Ignorans ?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choiſis pour Miſſionnaires de ſa Loi, & il les a choiſis tels exprès pour faire éclater davantage ſa puiſſance ; mais quand ils ont annoncé, prêché cette Doctrine du ſalut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans ? Ne ſont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'Univers que la ſcience du ſalut ſuppoſe les connoiſſances, même les connoiſſances humaines les plus univerſelles, les plus profondes ? L'Etre ſuprême veut faire d'un artiſan, d'un pêcheur, un Chrétien, un Sectateur & un Prédicateur de l'Evangile ; voilà que l'Eſprit ſaint anime cet artiſan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de ſon éloquence, convertit dans un ſeul ſermon trois mille ames. On ſait ce que ſuppoſe une éloquence ſi perſuaſive, ſi victorieuſe, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les téné-

bres à cet égard ; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle raſſemble l'ordre & la ſolidité du Géomètre, avec la juſteſſe & la liaiſon exacte des argumens du Logicien, & qu'elle les couvre de fleurs ; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien aſſortis, pris dans l'hiſtoire des hommes, dans celle des Sciences, dans celle des Arts, dont les détails les plus circonſtanciés deviennent néceſſaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui ſuppoſe, qui exige les plus vaſtes connoiſſances ? Et qui croira que l'éloquence ſortie des mains de Dieu, & donnée aux Apôtres pour la plus grande, la plus néceſſaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos Rheteurs ? La grace, & les prodiges, dira-t'on, ont ſuppléé à l'éloquence. La grace & les prodiges ont, ſans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la ſeule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter ; mais il n'eſt pas moins conſtant, par l'Ecriture, que les ſaints Miſſionnaires de l'Evangile animés de l'eſprit de Dieu poſſédoient cette éloquence divine, ſupérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'eſprit qui eſt la ſource de toutes les lumieres. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement* de voir & d'entendre de ſimples Artiſans Iſraëlites, non ſeulement parler toutes les langues, mais encore poſſéder tout-à-coup la ſcience de l'Ecriture ſainte, l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au ſujet de leur miſſion, diſcourir enfin

* Stupebant autem omnes & mirabantur.

avec le ſavoir, le feu & l'enthouſiaſme des Prophetes. *

En ſuppoſant donc quil fût exactement vrai que la ſcience du ſalut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette ſcience renferme, exige toutes les autres connoiſſances humaines. Les Savans Peres de l'Egliſe nous en ont donné l'exemple, & ſaint Auguſtin nous dit expreſſément, *qu'il ſeroit honteux & de dangereuſe conſéquence, qu'un Chrétien, ſe croyant fondé ſur l'autorité des ſaintes Ecritures, raiſonnât ſi pitoyablement ſur les choſes naturelles, qu'il en fût expoſé à la dériſion & au mépris des infidéles.* **

Mais quoique la ſcience du ſalut ſoit la premiere, la plus eſſentielle de toutes, les plus rigoureux Caſuiſtes conviendront qu'elle n'eſt pas l'unique néceſſaire. Et que deviendroit la ſociété ? que deviendroit même chaque homme en particulier, ſi tout le monde ſe faiſoit Chartreux, Hermite ? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces Solitaires uniquement occupés de leur ſalut, ſi d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies ? C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les Laboureurs, les Architectes, les Menuiſiers, Serruriers, &c. C'eſt donc pour eux, comme

* Effundam de ſpiritu meo ſuper omnem carnem, & prophetabunt filii veſtri, &c. *Act. Apoſt. cap.* 2.

** Turpe eſt autem & nimis perniciosum, ac maximè cavendum, ut Chriſtianum de his rebus (Phyſicis) quaſi ſecundum chriſtianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur, toto cœlo errare conſpiciens riſum tenere vix poſſit. *De Genes. ad litt. L.* 1, *c.* 19.

pour nous, que les Manufactures d'étoffes, de verres, de fayances, s'élevent & produisent leurs ouvrages; que les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or & d'argent, sont fouillées & exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le Pêcheur jette ses filets; que le Cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le Navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de girofle, la casse, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie, & à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des sauvages; *dans un état pire* que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déja *pire que l'ignorance* (p. 4).

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la République des Fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, est le commerce de mer qui nous débarrasse de notre superflu, & nous l'échange pour du nécessaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous instruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs sages coutumes pour les adopter: les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec usure

ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine eſt un des plus grands reſſorts de la puiſſance d'un peuple. Ses dépenſes ſont immenſes, mais elles ne ſortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale ; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ſes finances. Que nos voiſins ſentent bien toutes ces vérités, & qu'ils ſavent en faire un bon uſage ! France, ſi avantageuſement ſituée pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet eſt digne de tes regards. Fais des conquêtes ſur Neptune, par ton habileté à dompter ſes caprices ; elles te reſteront, ainſi que les ſommes immenſes dont tes armées nombreuſes enrichiſſent ſouvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je ſais bien, dit M. Rouſſeau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a oſé ajoûter) & les beſoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je ſoutiens qu'en même temps ils nous rendent malhonnêtes gens. (17 *.)

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Refutation : nous ajoûterons ici que loin que la probité, l'affaire du ſalut aient de l'incompatibilité avec la culture de Sciences, des Arts, du Commerce, avec une ardeur pour le travail répandue ſur tous les Sujets d'un Etat; je penſe au contraire, que l'honnête homme, le Chrétien eſt obligé de ſe livrer à tous ces talens.

Peut-on faire ſon ſalut ſans remplir tous ſes devoirs ? Et les devoirs de l'homme en ſociété ſe bornent-ils à la

méditation, à la lecture des livres saints, & à quelques exercices de piété ? Un Boulanger qui passeroit la journée en prieres, & me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut ? Un Chirurgien qui iroit entendre un Sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu? Les devoirs de notre état sont donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut, & la nécessité de tous ces états est demontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rousseau, mais à quoi bon les Belles-Lettres ? à quoi bon la Philosophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes ?

Dès que vous admettez la nécessité des Manufactures de toutes espèces, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens ; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux nécessaires à mille & mille besoins ; ceux qui s'occupent du soin de conserver, de reparer notre santé, vous ne sauriez plus vous passer de la Méchanique, de la Chimie, de la Physique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichissent chaque jour; dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géomètres, des Astronômes. Eh! comment pourrez-vous disconvenir de la nécessité de tous ces Arts, de toutes ces Sciences, de leur liaison naturelle, & de la force réciproque qu'ils se prêtent ? Dès que vous voulez bien que les hommes

vivent en ſociété, & qu'ils ſuivent des loix, il vous faut des Orateurs qui leur annconcent & leur perſuadent cette loi ; des Poëtes moraux même, qui ajoutent à la perſuaſion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puiſſante encore.

§. II. Nous avons défendu la néceſſité, l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve, reprouvées avec quelques exceptions par les Obſervations de M. Rouſſeau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuſe quelquefois des Sciences. M. Rouſſeau *ajoûte qu'on en abuſe beaucoup*, & même *qu'on en abuſe toûjours*.

Il ſuffiroit de s'appercevoir que M. Rouſſeau eſt réduit, dans ſa juſtification, à ſoutenir que les Sciences ſont toujours du mal, qu'on en *abuſe toujours*, pour ſentir combien ſa cauſe eſt déſeſperée. Vis-à-vis de tout autre, la ſeule citation de cette propoſition en feroit la refutation ; mais les talens de M. Rouſſeau donnent de la vraiſemblance & du crédit à ce qui en eſt le moins ſuſceptible, & il mérite qu'on lui marque ſes égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas beſoin.

Un abus conſtant & général des Sciences doit ſe démontrer ; 1°. par le fait ; 2°. par la nature même des Sciences conſiderées en elles-mêmes, ou priſes rélativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or l'Auteur convient que les Sciences ſont excellentes en elles-

mêmes, & nous avons prouvé, art. II, que rélativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reſte donc qu'à examiner la queſtion de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'eſt pas aſſez que de nous citer des mœurs dépravées dans un ſiécle ſavant; ce ne ſeroit même pas aſſez que de nous citer des Savans ſans probité ; il faut prouver que c'eſt de la Science même que vient la dépravation, & j'oſe avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plûpart des exemples de diſſolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaiſon avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les ſiécles, ou aux perſonnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux mêmes qui ont abuſé de choſes auſſi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fiſſent ſervir leurs talens acquis à la manifeſter au déhors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron ? Quel ſiécle plus poli que le ſien ? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais quoi ! oſera-t'il dire que c'eſt aux lumieres, aux talens de Néron, ou de ſon ſiécle, que ſont dues toutes les horreurs dont ce monſtre a épouvanté les Romains ? Qu'il nous faſſe donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ſes amis, ſon Précepteur, ſa Mere : qu'il nous faſſe

donc appercevoir quelque liaiſon entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les ſentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoiſſance, & ces lumieres ſublimes & précieuſes qu'il tenoit des leçons du Philoſophe le plus ſpirituel, & le plus homme de bien de ſon ſiécle. Il eſt trop évident que Néron, dans ſes beaux jours, eſt un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les beaux Arts tiennent enchaîné, & apprivoiſent en quelque ſorte ; mais que ſa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de ſecours, ſe rallume avec l'âge, les paſſions & le pouvoir abſolu ; le tigre rompt ſa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il ſe livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel eſt donc le ſeul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont fait que retarder, & peut-être même diminuer les funeſtes ravages de ſa férocité. Ce que je dis ici de Néron eſt général. Pour être méchant, il n'y a qu'à laiſſer agir la nature, ſuivre ſes inſtincts : pour être bon, bienfaiſant, vertueux, il faut ſe réplier ſur ſoi-même ; il faut penſer, réfléchir ; & c'eſt ce que nous font faire les Sciences & les beaux Arts.

Que ceux qui ont abuſé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déja de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture ; c'eſt ce qui eſt évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeller ici. Le premier de tous, objet de la Science de la religion & des mœurs, eſt de regler les

mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain : le ſecond, qui eſt l'objet de la ſcience de la nature, eſt de donner à l'eſprit la juſteſſe & la ſagacité néceſſaires dans les recherches & les raiſonnemens qu'exige cette ſcience, qui en elle-même eſt l'étude des ouvrages du Créateur, & nous repréſente ſans ceſſe ſa grandeur, ſa puiſſance, ſa ſageſſe ; en même temps qu'elle nous offre les fonds où nous puiſons de quoi pourvoir à nos néceſſités. Enfin, le troiſiéme but, objet particulier des Arts, eſt de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler à nous procurer les beſoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t'on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'eſprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux néceſſaires & utiles, faſſent tout le contraire de leur deſtination ? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuſer de moyens ſi précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins ſi louables ? Et n'eſt-il pas viſible que c'eſt cette dépravation antécedente, & non ces moyens, qui ſont les cauſes de ces abus quand ils arrivent ? Qu'enfin, ce ne ſont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais au contraire leurs mœurs naturellement perverſes, qui ont corrompu leur ſavoir, leurs talens, ou leurs uſages légitimes.

M. Rouſſeau convient de l'utilité de la ſcience de la religion, & des mœurs : c'eſt donc contre celle de la nature, & des Arts, qui en ſont l'application, que portent ces déclamations.

En vain oppose-t'on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes choses, & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. Envain les doctes compilations des Niuwentyt, de Derham, des Pluche, &c. ont réuni ce tableau sous un seul coup d'œil, & nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de Morale, le plus pathétique, comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris (17*) qu'il faille étudier l'Univers pour en admirer les beautés : proposition de la part d'un homme aussi instruit, presqu'aussi surprenante, que l'Univers même bien étudié ; il ne veut pas voir (18*) que l'Ecriture qui célébre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur & sa bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend (19*) *qu'un Laboureur qui voit la pluye & le soleil tour à tour fertiliser son champ*, en sait assez pour *admirer, louer & benir la main dont il reçoit ces graces*. Mais si ces pluyes noyent ses grains, si le soleil les consume, & les anéantit, en saura-t'il assez pour se garantir des murmures & de la superstition ? Y pense-t'on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de son Auteur ? Qu'on transporte ce Laboureur ignorant dans les Sphéres célestes dont Copernic, Kepler, Descartes & Newton, nous ont exposé l'immensité & l'harmonie admirable ; qu'on l'introduise ensuite dans

cet autre Univers en mignature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-deſſus de toute expreſſion, avec lequel ſont conſtruits & combinés tous les organes des ſens & du mouvement : c'eſt-là où il ſe trouvera ſaiſi de l'enthouſiaſme de S. Paul élevé au troiſiéme Ciel ; c'eſt-là qu'il s'écriera avec lui, ô richeſſes infinies de l'Etre ſuprême ! ô profondeur de ſa ſageſſe ineffable, que vous rendez viſible l'exiſtence & la puiſſance de votre Auteur ! que vous me pénetrez des vérités qu'il m'a revelées, de la reconnoiſſance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois !

J'avoue, dit M. Rouſſeau, *que l'étude de l'Univers devroit élever l'homme à ſon Créateur ; mais elle n'éleve que la vanité humaine....* Elle fomente ſon *incredulité*, ſon impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonſe X. ne tombera dans l'eſprit de l'homme vulgaire ; c'eſt à une bouche ſavante que ce blaſphéme étoit reſervé.* (19*)

Le mot d'Alphonſe X. ſurnommé *le Sage*, n'a du blaſphême que l'apparence ; c'eſt une plaiſanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expreſſion : mais le fond de la penſée, qui eſt la ſeule choſe que Dieu examine, & qu'il faut ſeule examiner quand il eſt queſtion de Dieu, n'eſt uniquement qu'une cenſure énergique du ſyſtême abſurde de Ptolomée, & par conſéquent l'éloge du vrai plan de l'Univers & de ſon Auteur, dont *Alphonſe le Sage* étoit trop ſincére adorateur pour concevoir le deſſein extravagant de l'outrager. Les vaſtes lumieres découvrent les abſurdités que l'imagination des hommes prête à la nature ; mais

cette découverte eſt toute à la honte des hommes qui ſe ſont trompés, elle ne peut pas réjaillir ſur les œuvres du Tout-puiſſant; ſa ſageſſe ſuprême eſt le garant de leur perfection, elle eſt à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuiſent à les mettre au creuſet; les vaines opinions des hommes s'y diſſiperont en fumée comme les Marcaſſites; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les Sciences ſont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux Religions qui n'en peuvent ſupporter les épreuves, & auſquelles elles ſont contraires! La vraie en reçoit une ſplendeur nouvelle, & n'en differe que parce qu'elle les ſurpaſſe, comme le ſoleil même eſt ſupérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne diſconviendrons pas néanmoins qu'on ne puiſſe en abuſer; les héréſies, les ſchiſmes ſans nombre le prouvent aſſez; ces preuves n'ont point échappé à M. Rouſſeau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un Citoyen de Geneve, & un homme auſſi verſé dans les Belles-Lettres n'eſt pas moins inſtruit des déſordres qui ſuivent une littérature licencieuſe.

Mais M. Rouſſeau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours ſur l'abus des Sciences, ſur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans, & non pas ſur *ce qu'elles doivent faire*, & ſur ce qu'elles font en effet, quand leur but eſt ſuivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne ſont pas ſurmontées par une nature dépravée, ſur le compte de laquelle

laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il eſt poſſible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abuſent de talens auſſi précieux. Diſons que la plûpart de ceux-mêmes qui ont abuſé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'eſprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été juſqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le Philoſophe le plus ſobre & le plus ſage de ſon ſiécle ; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinoſa, les Bayle, quoique leur Religion fût ou monſtrueuſe ou ſuſpecte. Le Citoyen de Geneve conviendra ſans doute, qu'il eſt une probité commune à toutes les Religions, à toutes les Sectes, & il a bien compris que c'eſt de celle-là qu'il eſt queſtion dans le ſujet propoſé par notre Académie ; ſans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire ſur la ſcène les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perſes & les Chinois, &c. Dira-t'on que ces écrits licentieux produiront plus de déſordre dans ceux qui les liſent que dans leurs propres Auteurs ? Ce paradoxe n'eſt pas vraiſemblable. La corruption n'eſt jamais pire qu'à ſa ſource, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, ſi les ouvrages cités ne doivent pas leur naiſſance à une dépravation capable de détruire la probité, vraiſemblablement ils ne la porteront pas

ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déja dans la nature le fond de ces désordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus sage, plus judicieuse, plus conforme à la doctrine la plus saine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fussent jamais nés ; que la vraie probité est inséparable de la vraie Religion, & de la Morale la plus pure ; & qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions, & par la multitude des livres excellens qui sont les Antidotes de ces poisons, enfantés par une nature dépravée, & préparés par des talens pervertis. Heureusement les Antidotes ne nous manquent point, & sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vûe notre preuve de fait contre l'abus que M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le Savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractere d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux spéculatifs qui se regardant comme les élus du Très-haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation ; mais je ne reconnois point là le Savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus Philosophes de l'ancienne Ecole, dont toute la science consistoit en mots, la plûpart vuides de sens, & qui passant leur vie dans les dis-

putes les plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terraſſer un adverſaire, ou à éluder ſes argumens par des diſtinctions ſcholaſtiques auſſi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre ſiécle tous les déſordres, toutes les extravagances de ces anciennes Sectes ? Peut-on accuſer d'orgueil, de vanité, nos Phyſiciens, nos Géomètres uniquement occupés à pénétrer dans le ſanctuaire de la nature? La candeur & l'ingénuité des mœurs, eſt une vertu qui leur eſt comme annexée. Notre Phyſique ramenée à ſes vrais principes par Deſcartes, étayée de la Géométrie par le même Phyſicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont ſuivis, eſt devenue une ſcience ſage & ſolide. Pourquoi nous oppoſer ici le dénombrement des Sectes ridicules des anciens Philoſophes ? Pourquoi nous citer les orgueilleux raiſonneurs de ces ſiécles reculés, puiſqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puiſqu'il s'agit de notre ſiécle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Phyſique, ce tréſor littéraire auſſi immenſe qu'irreprochable; ces Annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres; c'eſt-là qu'il faut nous montrer qu'on abuſe toujours des Sciences, (p. 8*), propoſition reſervée à M. Rouſſeau & à notre ſiécle curieux de ſe ſingulariſer. Qu'on examine la conduite des hommes Savans qui ont compoſé & qui compoſent ces Corps célébres; les Newtons, les

Mariottes, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Caſſini, les Morin, les Mallebranché, les Parents, les Varignon, les Fontenelles, les Réaumur, les Deſpreaux, les Corneilles, les Racines, les Boſſuets, les Fenelons, les Peliſſons, les La Bruyere, &c. Que ſeroit-ce, ſi nous joignions à ces hommes illuſtres les membres & les ouvrages diſtingués de ces Sociétés reſpectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillons, les Dacheris, les Lami, les Regnault ? &c. Si nous y ajoûtions les grands hommes qui, ſans être d'aucune ſociété, n'en étoient ni moins illuſtres par leur ſavoir, ni moins reſpectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gaſſendi, les Alexandres, les Dupins, les Paſcal, les Nicole, les Arnauds, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces Savans, & en particulier dans celle des Académiciens qui ſe ſont ſuccedés l'eſpace de prés d'un ſiécle, les mœurs déréglées, l'orgueil & tous les déſordres, que M. Rouſſeau prétend qui ſuivent la culture des Sciences, & qui la ſuivent toujours. Si ſa propoſition eſt vraie, les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moiſſon de preuves & de lauriers ; mais ſi ces livres ſont les productions les plus précieuſes, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les ſiécles précédens ; mais ſi tous ces Savans ſont de tout le ſiécle où ils ont vécu, les moins or-

gueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cauſe de notre adverſaire eſt la plus abſurde qu'on ait jamais oſé ſoutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rouſſeau n'imputât les citations hiſtoriques à étalage d'érudition (53. *), & ne ſe reſervât cette eſpèce de preuve, comme un privilége qui lui eſt propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixiéme ſiécle, & les ſuivans, où *le flambeau des Sciences ceſſa d'éclairer la terre, où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance*; nous y verrions la diſſolution des mœurs gagner juſqu'à ce Clergé, qui doit être la lumiere & l'exemple du monde Chrétien, de l'Univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions auſſi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres ſur les eſprits, porta également ſur les cœurs, & que la réforme des mœurs ſuivit celle des façons de penſer & d'écrire; d'où nous ſerions en droit de conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere ſalutaire, revient en même temps à la vertu, malgré l'Arrêt prononcé par M. Rouſſeau. (p. 59. *)

Cet Auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un Savant qui fût à ſon gré, (26) & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre; qui n'exceptoit aucun Art, aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit

lancé ; qui défendoit tout ſon terrain avec tant d'aſſurance *, & qui aujourd'hui s'eſt retranché derriere le boulevard de la Théologie, de la Morale, de la Science du ſalut ; cet Orateur ſe trouveroit-il encore aſſez preſſé pour étendre les faveurs de ſes exceptions juſques ſur les Sciences qui ſont l'objet des travaux de nos Académies, & ſur les Arts utiles, qui ſont ſous leur protection ; pour ſe faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux Savans & aux Artiſtes de cette eſpéce, tous les abus, tous les déſordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts ?

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous eſpérons qu'il ne mettra point dans ſa liſte la muſique, que les Cenſeurs des Arts regardent comme une Science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faiſoit un délaſſement auſſi charmant qu'honnête ; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus ; M. Rouſſeau

* On reprochoit avec raiſon à M. Rouſſeau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-baſſe ſur tous les Savans & les Artiſtes. Soit, répond-il, p. 99. puiſqu'on le veut ainſi, je conſens de ſupprimer toutes les diſtinctions que j'y avois miſes. Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans ſes réponſes les modifications qu'on eſpere y trouver. Ce ton haut bien ſoutenu eſt celui d'un brave ; mais quand on le prend pour une mauvaiſe cauſe, il eſt encore *plus grand & plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en ſoi-même*, & de ſe radoucir ; comme le fait M. Rouſſeau dans quelques endroits de ſes Obſervations, où, ſur le chapitre des modifications, il a paſſé nos eſpérances.

connoît mieux qu'un autre ſes utilités, ſes avantages, puiſqu'il en fait ſon étude, puiſqu'il s'eſt chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques ; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoûte cette nouvelle contradiction entre ſa conduite & ſes diſcours. La muſique ſera donc un de ces Arts exceptés, un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs.....

Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des ſons de ſa muſique,
Boileau. Satyr. x.

ſeront ſimplement des abus d'une choſe bonne en elle-même, mais d'une choſe dont on *n'abuſe* pas *beaucoup*, dont on *n'abuſe* pas *toujours*; car autrement je ſuis ſûr que M. Rouſſeau ne voudroit pas être l'Apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humaniſera, à ce que j'eſpere, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, & qui eſt ſi propre à adoucir les humeurs les plus ſauvages. L'affaire eſt déja plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fourniſſent à mille & mille beſoins. Nous avons ajoûté à ces avantages eſſentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus ſociables, moins féroces, moins méchans, qu'ils les ſauvent de l'oiſiveté, mere de tous les vices. M. Rouſſeau convient de tout

ces chefs ; il blâme *l'ignorance féroce, brutale*, (53.*) qui rend *l'homme ſemblable* aux bêtes ; & il eſt conſtant que telle eſt l'ignorance de l'homme abandonné à la ſimple nature. Il avoue que *les Sciences, les Arts, adouciſſent la férocité des hommes* (59.*) ; qu'ils ſont *une diverſion à leurs paſſions ; que les lumieres du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité ; qu'elles le rendent au moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire, par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.* Donc nous ſommes meilleurs dans ce ſiécle éclairé, que dans les ſiécles d'ignorance & de barbarie. Telle eſt la doctrine que j'ai ſoutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rouſſeau en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paroît abſolument terminé ; au moins j'eſpere qu'il ſera regardé comme tel par le Public équitable & connoiſſeur.

FIN.

TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ABUS. Le Citoyen de Geneve confond mal à propos l'abus des Sciences & des Arts avec leurs effets naturels, pag. 53, 58, 81, 102, 111, 113, 116, &c.
AGE d'or. (L') Les premiers tems vantés par l'Auteur du Discours, sont un joli conte de Fée, 65.
AGRÉABLES. Les talens agréables trop carressés, 75.
Critique des agréables, 76.
ALEXANDRE est une preuve que les Sciences & les Arts n'énervent point la vraie valeur, 41, 60.
ALPHONSE X. Son mot excusé, 115
AMIS. On ne peut plus distinguer les vrais d'avec les faux, à cause des dehors trompeurs, selon le Citoyen de Geneve, qui attribue ces désordres à la politesse de notre siécle, aux Sciences aux Arts. Refuté, 22, 23.
ARTIFICIEUX. (les hommes) Ce n'est point parmi les Savans qu'il faut les chercher, 24.
ARTS (les) & les Sciences rendent les hommes meilleurs, 46, 11-20, 24, 36, 37, 49, 107.
Non-seulement ils sont excellens en eux-mêmes, mais encore relativement à l'homme, 98.
Ils se prêtent une force réciproque, 109.
Leur but véritable, 112, 113.
L'abus qu'on en fait quelquefois ne vient pas d'eux, mais de la seule dépravation naturelle des individus qui les possedent. 53, 111, 113, 116, &c.
Ils ne sont pas nés des vices, comme l'avance M. Rousseau, 53.
ASTRONOMIE, (L') est née de la superstition, selon le Citoyen de Geneve, 50. Refuté *b.d.* La véritable origine de cette Science, 50. Ses utilités, 57, 109.

B.

BARBARIE (La) eſt inſéparable des mauvaiſes mœurs, 7, 11, 21
BIENSÉANCE. Voyez Décence.
BOILLEAU. Ses vers cités, vii. 13, 33, 77.

C.

CICERON. L'éloge qu'il fait de la Philoſophie ou de la ſageſſe, compagnes inſéparables .... vis-à-vis le titre de l'ouvrage
Son ſentiment ſur les avantages & les inconveniens de l'éloquence, 51.
L'éloge des Sciences par cet Orateur, 56.
Selon lui, l'étude de la Philoſophie conduit à la vertu, 91.
CITOYEN de Geneve, (Le) M. Rouſſeau Auteur du Diſcours & des Obſervations, Savant, Eloquent & homme de bien tout enſemble, joue dans ces Ouvrages un perſonnage accommodé à la ſcène, 1, 95, 96.
Il ſe contredit. Voyez contradiction.
CITOYEN. (vrai) Il y a bien loin d'un honnête homme ignorant, ſans talens, à l'homme de bien vrai Citoyen, 2, 108.
Tout Citoyen inutile eſt un homme pernicieux ſelon M. Rouſſeau même, 56.
CONTRADICTIONS du Citoyen de Geneve, (95, 96, 98, 99,) qui dans ſa thèſe regarde les Sciences & les Arts comme un principe de la corruption des mœurs, & le poiſon le plus funeſte à la Société, 1. 2, 3, 8, 11, 21, 26, 28, 48, 58, 67, 77, 79, 83, 84, tandis que dans pluſieurs endroits du Diſcours où il expoſe ſes preuves, il fait leur éloge, 3, 6, 79, 80, 86-88, & donne par tout des marques non équivoques de ſon attachement à ces mêmes beaux Arts, & des talens heureux & aimables qu'il en a reçus.
Pag. 2, il n'en eſtime pas moins un honnête homme qui ne fait rien. Et p. 56, il tient que tout Citoyen inutile eſt un homme pernicieux.
COMMERCE. (Le) Son apologie contre l'Auteur du Diſcours, 59; ſes utilités, 107.
CONNOISSANCE. Trois eſpéces de connoiſſances deſtinées

à l'homme, 109, 112.
CONVERSATIONS (Les) en cercles ſont propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes perſonnes, 73

D.

DECENCE. Le Citoyen de Geneve accuſe notre ſiécle de ſubſtituer la décence à la vertu. Refuté, 9.
La décence ou la bienſéance fait qu'on n'oſe plus paroître, ce qu'on eſt, dit le Citoyen de Geneve.. 21. Tant mieux, répond le Cenſeur, puiſqu'on eſt naturellement méchant. Utilité de la bienſéance, & du point d'honneur pour la correction des mœurs, 21, 22.
DISTINCTION des talens, blâmée par l'Auteur du Diſcours, 74.

E.

EDUCATION (L') fait partie des Sciences & des Arts, & elle donne des bonnes mœurs, 7, 19, 22, 31, 34, 35, 71.
EPIGRAPHE du Diſcours du Citoïen de Geneve. Refuté, 1.
ELOQUENCE (L') blâmée par le Citoyen de Geneve même, 51. Défendue, *ibid.*
EXERCICES (Les) du corps, ſont trop négligés en France, 68, 70,

F.

FEMMES (Les) ſavantes plus communes aujourd'hui, banniſſent la frivolité naturelle à leur ſexe, & deviennent par-là d'un commerce plus sûr & plus aimable, 24.
FEROCITE' confondue par le Citoyen de Geneve avec le courage, leur diſtinction, 31, 34. confondue par le même, avec la valeur & la vertu, 61, 66, 67.
FONTAINE, (La) ſes Vers cités, 32.
FRONTISPICE du Diſcours du Citoyen de Geneve; l'allégorie de ſa Vignette cenſurée, 49.
FUTILES. Critique des hommes futiles, 76.

G.

GEOMETRIE (La) eſt née de l'avarice, ſelon le Citoyen de Geneve; de l'équité ſelon ſon Cenſeur, 52.

Regardée comme inutile par M. Rouſſeau. Ses utilités défendues, 57, 77 109.
GOUT. On peut avoir un goût très-baroque, très-mauvais en tous genres, & être néanmoins très-honnête-homme, 62.
GRESSET. (M.) Ses Vers cités... 63, 76, 77, 79.
GUERRIERS (nos) ſont auſſi braves que ceux du temps paſſé, & auſſi perſévérans dans les travaux, 69.

H.

HISTOIRE. Que deviendroit-elle, dit M. Rouſſeau, s'il n'y avoit ni tyrans ni guerre, ni conſpirations? Elle ſeroit beaucoup plus belle répond ſon Cenſeur, 54.
La Science de l'Hiſtoire eſt néceſſaire à celle des mœurs & du ſalut, 64, 65, 74, 75, 105.
HOMME (L') eſt né pervers, méchant; la culture ſeule des Sciences & des Arts le rend bon. Preuve tirée de l'hiſtoire, 11-16, 113, 116, &c. Preuves tirées de la propre conſtitution de l'homme, 17. Preuves tirées de la nature des Sciences, 49, 56, 107, 112, 113, &c.
Les Sciences & les Arts ne ſont pas faits pour lui, ſelon M. Rouſſeau. Refuté, 99, 100.
Trois eſpéces de connoiſſance deſtinées à l'homme, 100, 112.
HONNETE homme qui ne ſait rien, & ne s'en eſtime pas moins. Refuté, p. 2. parle Citoyen de Geneve même, 56.
Honnête homme, ſavant & poltron. Qualités fort compatibles, 34.
On peut être honnête homme ſous un habit galonné, 61. & avec un goût très-baroque, corrompu même, 63, 64.
HONNEUR. Le point d'honneur vient de l'éducation, & elle eſt un des grands reſſorts de la bonne conduite; un des grands principes des bonnes mœurs 22.
HORACE, ſes Vers cités, xij. 1, 2, 10, 11, 14, 37, 38, 71.

I.

JEU. Le Jeu & les Joueurs critiqués, 72, 73.
INEGALITE' des conditions blâmée par M. Rouſſeau; elle eſt néanmoins le lien le plus eſſentiel de la Société, 102
INGENUITE' (L') & la candeur ſont le partage des perſonnes qui ſe livrent à la culture des Sciences & des beaux Arts, contre ce que ſoutient le Citoyen de Geneve, 23.

INJUSTICE (L') des hommes a fait naitre la Juriſprudence, 53.
INSECTES. La ſcience des inſectes mépriſée par le Citoyen de Geneve. Son utilité, 57.

L.

LACEDEMONE. Voyez Sparte.
LICURGUE. Le but de Licurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des ſoldats, 39.
LUXE (Le) eſt nourri par les Arts, dit le Citoyen de Geneve. C'en eſt plutôt un abus, 53. Le luxe n'eſt point favoriſé par le commerce, 59
Les Sciences & les Arts ne vont jamais ſans le luxe, dit le Citoyen de Geneve. Refuté, 58, 59.

M.

MISANTROPE (Le) de Moliere. Imité par le Citoyen de Geneve, 26.
MŒURS dépravées par la culture des Sciences. Erreur refutée, 70, 71, &c.
Les bonnes mœurs & les Sciences vont naturellement de compagnie, 79.
MONTAGNE; paſſages de cet Auteur cités par M. Rouſſeau: refutés par le Cenſeur, 72.
MORALE (La) eſt née de l'orgueil humain, ſelon le Citoyen de Geneve Refuté, 53.
MUSES. (Les) Le Citoyen de Genêve avoue que leur commerce rend les hommes plus ſociables, empreſſés à ſe plaire, 6.
MUSIQUE. Ses utilités, 78, 122, propres à adoucir les mœurs les plus ſauvages, 123.

N.

NATURE. Les mœurs qu'elle donne, préferées par le Citoyen de Geneve, à celles qui réſultent de la culture des Sciences & des Arts, 11, 35. Refuté 11-20, 35-38.
NATURELLE, (Loi) ce que c'eſt. Sa diſtinction en loi purement naturelle, ou de ſimple inſtinct, & loi naturelle réduite en Art. Apoſtille, 20.
NAVIGATION; ſes grands avantages, 107.

NERON, cité en preuve, que ce qu'il y a de dépravation dans un siécle savaut, ne vient point des Sciences, mais de la nature, 111, 112, 113.

O.

OBSERVATIONS de M. Rousseau sur une réponse qui a été faite à son Discours, dans le Mercure de Septembre 1751, p. 63. Refutation de ces Observations, 93.
ORIENT. (L') Origine des Lettres & des mœurs dépravées, selon M. Rousseau, 30.

P.

PARURE, pompe, titres, paroissent au Citoyen de Geneve incompatibles avec la vertu. Refuté, 10, 11.
PERES de l'Église cités contre les Sciences par M. Rousseau, 97.
POETES & Peintres. Leur utilité dans la Société, 77,
PHILOSOPHE (Le) n'a dans la nature que les Dieux au-dessus de lui, xii;
PHYSIQUE (la) attaquée par le Citoyen de Geneve, p. 53, & p. 7, 18, 19, de ses Observations. Défendue par le Censeur, 53, 77, 106, 113, 114, 115.
Travers de quelques Physiciens modernes, & en général de notre siécle, par la fureur de se singulariser, 63, 64.
POLICE'. (Peuple) Fausses idées du Citoyen de Geneve, sur ce sujet. Ce que c'est qu'un peuple policé. 7, 8.
POLITESSE, (La) a dépravé nos mœurs, selon le Citoyen de Genêve. 21, 25. Refuté, *ibid.*
POLTRON. On peut être honnête homme & Poltron, 34, 43.
PROMETHE'E. Sa Fable est une preuve de l'estime que les Anciens faisoient des Sciences, des beaux Arts, & de leurs inventeurs, contre l'opinion du Citoyen de Genêve, 4, 9.

Q.

QUESTION proposée par l'Académie de Dijon. Titre. On est surpris que cette Académie ait regardé le sujet de cette question comme problématique, ix. Cette conduite est condamnée indirectement par l'Académie Françoise, 93.

R.

RAISON. (La) Ses procedés pour métamorphoser l'homme sauvage, barbare, cruel, en bon Citoyen, 18, 19.
RECOMPENSE accordée aux Discours, & point aux actions. Exagération, 75, 77.
REFUTATION des Observations de M. Rousseau. Voyez Observations.
REGNARD, Poëte comique; passage de son Joueur, cité 73.
RENOUVELLEMENT (Le) des Sciences & des Arts est, selon le Citoyen de Geneve, la cause de la dépravation, des mœurs, 2, 28.
Erreur refutée, 4, 5, 56, 11-20.
Eloge de ce même renouvellement par le même Auteur, 4, 5, 6,
Preuves historiques de la dépravation prétendue des mœurs par les Sciences, par le Citoyen de Genêve, 28, 29, 38, &c. Refutées, *ibid.* & 111
REPONSE au Discours du Citoyen de Geneve, par un Anonyme aussi capable d'éclairer que de gouverner les Peuples, 96.
ROME. La vertu de ses Fondateurs, de ses Citoyens, exaltée par le Citoyen de Geneve, & réduite à sa juste valeur par le Censeur, 29, 44, 46.
ROUSSEAU. (M.) Voyez le Citoyen de Genêve.
RUSTIQUES (Mœurs) sont les meilleures selon le Citoyen de Geneve, 11. Refuté, *ibid.* & 12, 20.

S.

SAUVAGES, [Les] leurs mœurs préferées aux nôtres par le Citoyen de Geneve, 11, 35... Leur dépravation prouvée, 11, 17, 27.
SCIENCES. (Les) Le Citoyen de Geneve est dans l'erreur, quand il croit qu'elles dépravent les mœurs, 4, 5, 6, 11-20, 47, 70, 81, 84.
Ou qu'elles étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, 7.
Ou qu'elles énervent la vraie valeur, 31, 41, 61, 66, 67, 68.
Les Sciences sont énnemies du repos, & par-là, amies de

l'homme, de la vertu, 49, 56 107.
Plus l'esprit de l'homme est borné, & a de passions, plus les Sciences lui sont nécessaires, 100, 101.
SIMPLICITE' des mœurs. Voyez ingénuité.
SOCRATES cité contre les Sciences & les beaux Arts, 41. Refuté, *ibid.*
S'il eût vécu parmi nous, il n'eût point bu la ciguë, ni été exposé au mépris, 47.
SPARTES, & SPARTIATES, leurs mœurs applaudies par le Citoyen de Geneve, 39. Refuté, 39, 40, 41.

T.

TRAVAIL (Le) est ami de la vertu, 107, il préserve l'homme de l'oisiveté, mere de tous les vices, 123.

V.

VALEUR Guerriere confondue par le Citoyen de Geneve avec la vertu. Refuté. Ce que c'est que la valeur Guerriere le courage, ses espéces, 31 Confondue mal-à-propos par le Citoyen de Geneve, avec la férocité, 34, 61, 66, 67, 68.
VERITÉ (La) est dans un puits. sur les bords duquel M. Rousseau veut que nous mourions attachés. Il faut y descendre & l'en tirer, répond le Censeur, 54.
Elle est difficile à trouver pour ceux qui la cherchent; que sera-ce pour les ignorans qui ne la cherchent pas? 55.
La Vérité force l'Auteur du Discours à trahir lui-même sa cause, 85 88.
VERTU. Selon le Citoyen de Geneve nous avons toutes les apparences des Vertus, sans en avoir aucune, 8.
VICES (Les) ne sont pas l'origine des Sciences & des Arts, comme l'avance M. Rousseau 53, par une nouvelle contradiction, puisque son Discours tend à prouver qu'au contraire, ce sont les Sciences & les Arts qui ont donné naissance aux Vices.
VIRGILE, ces Vers cités 8, à l'avant-titre, & 37, 49.
VOITURE, ces Vers cités, 33.

Fin de la Table.